ticaux latins conformément à la méthode utilisée pour les volumes antérieurs. Dans mon texte de 1992, je rendais compte des vol. VI et VIII après l'avoir fait auparavant pour le vol. VII. Je ne sais si les tomes IX à XI ont paru; il est regrettable que ne soit pas fait dans chaque tome le point sur la parution des volumes précédents.

Sous la désignation générale de *Scholiastae* sont rassemblés des textes très variés : commentaires d'Asconius sur Cicéron et diverses scolies sur le même auteur, didascalies de Plaute et de Térence, commentaires de Donat et de Servius, le *De compendiosa doctrina* de Nonius Marcellus, un certain nombre de gloses des *Glossaria latina*, etc., au total, une centaine de références. La présentation est calquée sur celle des précédents volumes, à cela près qu'il n'y a pas cette fois, étant donné la nature du matériel recensé, d'index des *exempla* et des sources. La diversité et la dispersion des textes analysés accroît encore la difficulté d'exécution d'une telle *Concordance* et la rend d'autant plus utile; aussi faut-il féliciter sans réserve ceux qui n'ont pas ménagé leur peine pour sa réalisation.

J. HELLEGOUARC'H.

Éditions de textes. Collections.

Collection des Universités de France.

CICÉRON, *De l'invention*, texte établi et traduit par Guy ACHARD (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1994, 245 pages dont 179 doubles.

Grâce à G. ACHARD une des dernières lacunes affectant l'œuvre de Cicéron se trouve comblée dans la C. U. F. Son édition du *De inuentione* s'inscrit dans le droit fil de celle qu'il avait donnée de la *Rhétorique à Hérennius* (cf. *R. É. L.* 67, 1989, p. 270-273). Ces deux traités offrent en effet des points communs.

Le premier est une œuvre de jeunesse conçue au départ pour être une partie d'un traité dans lequel les préceptes relatifs à la *dispositio*, à la *memoria*, à l'*elocutio* et à l'*actio* auraient également (2, 178) leur place. Si les indications du *De oratore* (1, 5) suggèrent que la rédaction du *De inuentione* remonte aux années 88 ou 87, G. ACHARD avance de bonnes raisons de penser qu'elle se situe entre 86 et 83. Dans la mesure où la *Rhétorique à Hérennius* qu'il date de 84 ou de 83 n'en fait nulle part mention, il est enclin à croire que le futur orateur écrivit la première partie de son traité au cours de ce *biennium* et que les troubles consécutifs au retour de Sylla en 83 suffisent à expliquer qu'il ait dû renoncer à son projet primitif.

Les influences qui se font jour dans le *De inuentione* sont d'appréciation délicate. Celle d'Aristote auquel ce traité se réfère six fois semble avoir été indirecte et limitée, celle des Péripatéticiens plus mesurée encore. Parmi les rhéteurs grecs d'époque hellénistique, on est en droit de croire que Cicéron doit quelque chose à Apollonios Môlon et à Hermagoras de Temnos. Dans le domaine latin, tout se passe comme si les points communs au *libellus de ratione dicendi* d'Antoine et au traité cicéronien se réduisaient à peu de choses. Et quoique le *De inuentione* procède d'un enseignement de base semblable à celui de la *Rhétorique à Hérennius*, les points de rencontre entre les deux œuvres ne mettent pas en jeu l'essentiel. Bref, le traité cicéronien est le fruit d' « un vaste effort de synthèse » (p. 26). S'il souffre de la comparaison avec les traités de la maturité et de quelques défauts de jeunesse, il traduit l'ampleur de la formation que son auteur s'était donnée et, en plus d'un passage, des qualités de style qui sont autant de promesses.

Ce traité, on le sait, devait devenir un classique des programmes d'éducation médiévaux. Comme tel il connut une fortune si exceptionnelle que, pour la période qui va du IX^e^ au XI^e^ siècle, B. MUNK OLSEN a pu en recenser plus de 200 manuscrits. Ils s'ordonnent en deux familles, celle des *mutili*, qui sont les plus anciens (IX^e^-X^e^ siècles), et celle des *integri*, plus récents puisqu'aucun d'eux n'est antérieur au XI^e^ siècle. Six témoins de la première ont été utilisés pour l'établissement du texte, dont deux de manière épisodique. Pour la seconde ce rapport devient de trois à deux. À quoi l'on ajoutera, dans quelques cas, l'usage d'*integri* dont les cotes sont indiquées dans la partie de l'apparat qui correspond au passage en question (cf. p. 39, n. 16 et p. 115, apparat à 2, 70).

Le texte qui nous est proposé et dans lequel, sauf erreur de notre part, G. ACHARD s'est abstenu de toute intervention est proche de celui d'E. STROEBEL (Leipzig, 1915). L'apparat qui l'accompagne obéit aux principes définis dans l'édition de la *Rhétorique à Hérennius* (p. LXXII, n. 70, « Nous avons adopté un apparat de type positif; cependant quand, à une ou deux exceptions près, tous les manuscrits offraient une même leçon manifestement bonne, nous avons noté cette leçon en la faisant suivre du signe :, les leçons divergentes venant naturellement après. ») que l'on peut s'étonner de ne pas voir rappelés dans celle-ci.

Cet apparat est parfaitement lisible, à la différence de ce qui était parfois le cas pour celui de la *Rhétorique à Hérennius*. Tout au plus peut-on regretter en 2, 79 une discordance (|| indamnatum : -to V^1 -tum V^2) avec le texte retenu (*indamnatam*). Quant à la traduction, elle est en général sobre et précise. En 1, 2, pourtant « un auxiliaire très nuisible » n'a pas la force du latin *perniciosissimis satellitibus*. En 1, 5 on peut ne pas se satisfaire de « quand ces questions seront connues » (*his rebus cognitis*). En 2, 2 il nous paraît que *domum* (*domum retulerunt*) devait être traduit. Même remarque en ce qui concerne *uirtute* en 2, 70 et *in eo* en 2, 91. En 2, 5 la traduction retenue est si concise que *nobilis* est privilégié aux dépens de *eniteret*. En 2, 95, enfin, à « furent repoussés » on peut préférer « étaient ballottés ».

Un texte aussi technique que le *De inuentione* appelait un éclairage nécessitant des notes en nombre largement supérieur à ce que les normes actuelles de la C. U. F. accordent aux éditeurs. G. ACHARD a donc dû s'en tenir à des annotations infrapaginales dans lesquelles il s'est efforcé d'apprécier le témoignage de ce traité par rapport à celui de la *Rhétorique à Hérennius*. On lui saura gré de ces remarques toujours utiles. Un double constat pour finir. Une note était nécessaire à propos des mots *neque Gracchos Africani nepotes* qu'en 1, 5, avec la majorité de ses prédécesseurs, l'éditeur élimine à juste titre. L'*Africanus* en question ne se confond pas avec celui dont la mention précède immédiatement le passage incriminé. Et surtout, la n. 30 à 2, 28 doit être corrigée dans sa deuxième parenthèse : les gentilices cités par Cicéron sont ceux de familles plébéiennes (ou, dans le cas de Clodius, d'un plébéien) et non, comme on le lit, « de familles patriciennes ».

Jean-Claude RICHARD.

VALÈRE MAXIME, *Faits et dits mémorables*, livres I-III, texte établi et traduit par Robert COMBÈS : Paris, Les Belles Lettres, 1995, 339 pages dont 193 doubles.

Tout au long de ce siècle les *Faits et dits mémorables* n'ont guère fait recette chez les latinistes, mais les noms de R. GUERRINI, G. MASLAKOV et E. O. SOBRINO ainsi que la création à l'université de Strasbourg d'un Groupe de travail sur Valère

Maxime animé par J.-M. DAVID donnent à penser que les choses sont en train d'évoluer. S'il en fallait une preuve supplémentaire, on la trouverait dans le premier volume de l'édition que R. COMBÈS vient de procurer de cette œuvre.

Ce tome 1 s'ouvre sur une introduction substantielle, même si l'auteur déclare (p. 7, n. 2) s'en être tenu à ce qui était le strict nécessaire. Il y fait d'abord le point de nos connaissances sur Valère Maxime. Elles se ramènent à peu de choses s'il est vrai qu'elles tournent en pratique autour de deux dates qui découlent respectivement de 2, 6, 8 et de 9, 11, *ext.* 4. Le premier de ces passages nous apprend qu'en 24 ou en 25, il suivit en Asie Sextus Pompéius, qui l'honorait de son amitié, lorsque celui-ci devint proconsul de cette province. Le second contient une invective contre la mémoire de Séjan mort en 31. Hors ce, tout nous échappe de la biographie et des origines géographique et sociale de Valère Maxime. Dans la mesure où son ouvrage est dédié à Tibère et où, globalement envisagées, les allusions à César et à Auguste ne laissent pas d'être flatteuses, il est une manifestation de loyalisme à l'endroit de la dynastie régnante et d'adhésion à la politique du deuxième empereur. En ce qui concerne son activité littéraire, le problème est de savoir si ses fruits firent l'objet d'une ou de deux éditions. Dans la première hypothèse la publication de l'œuvre n'est pas antérieure à 31. Dans l'autre, on peut admettre que son travail parut dans les années 15 et qu'il fut ultérieurement complété par des additions ponctuelles.

L'ouvrage se présente comme un recueil d'*exempla* « choisis à partir des auteurs célèbres » (1, *praef.*) et classés de manière à faciliter, semble-t-il, la tâche des orateurs dans leur travail d'*inuentio*. Comme R. COMBÈS le suggère, il s'inscrivait dans le droit fil des *Exempla* d'Hygin, si du moins ce mot reproduit chez Aulu-Gelle (10, 18, 7) le titre d'un ouvrage, en même temps qu'il appelle la comparaison avec les *Rerum memoria dignarum libri* que Verrius Flaccus publia dans les années 25. Mais il nous paraît qu'il était plus qu'un catalogue raisonné, et ce pour deux raisons au moins. Le première tient à ce que les exigences d'*ornatus* tiennent une place primordiale dans les préoccupations de Valère Maxime. La seconde est d'ordre plus général dans la mesure où l'image idéalisée de la Ville qui se dessine dans la partie romaine de son œuvre cadre avec les aspirations du nouveau régime.

Les manuscrits des *Faits et dits mémorables* sont si nombreux (ils se comptent par centaines) que tout travail de collation doit se limiter aux exemplaires les plus représentatifs. Des neuf que R. COMBÈS a retenus, sept, dont *M* conservé à Montpellier, ont été lus ou relus sur photocopie. Les deux autres (*C* et *D*) sont des manuscrits de Berlin dont il emprunte les leçons à la deuxième édition de K. KEMPF (1886). Le texte qui nous est proposé innove sur plusieurs points. Parmi ces modifications, celles qui ont trait à l'orthographe de certains mots (1, 1, 14; 2, 4, 6; 3, 7, 1 g) n'appellent aucune remarque spéciale. Les autres sont de bonne venue. C'est le cas en 2, 1, 4 où R. COMBÈS corrige en *uicesimum et quingentesimum* la donnée numérique des manuscrits (*centesimum et quinquagesimum*) en s'aidant d'une argumentation probante (p. 300, n. 6); en 2, 4, 5 où la modification adoptée (*euoluit* pour *euomuit*) évite au traducteur d'avoir à faire violence au latin; en 2, 6, 8 où l'éditeur corrige en *una* les leçons *uno* et *unum* entre lesquelles la tradition manuscrite se partage; en 2, 6, 11 où des raisons de symétrie recommandent la correction de *tueri* en *tuendam*; en 2, 6, 14 où R. COMBÈS a été bien inspiré de supprimer *sapientiam*, mot dans lequel il propose (p. 307, n. 19) de reconnaître une glose dont il retrace la genèse de façon convaincante; en 3, 4, 2 où on lui saura gré d'une intervention qui, de manière économique, améliore sensiblement le texte d'un membre de phrase dans lequel référence est faite à Tarquin l'Ancien (quod e Tuscis *Combès :* quod exactu *BCDELM* quod exactum C^1G quidem exactum *V*). Pour en finir avec les problèmes d'établissement de texte nous

nous arrêterons quelques instants sur 3, 2, 16 et 3, 8, 2. Dans le premier de ces passages R. COMBÈS, à l'exemple de PÉRIZONIUS, corrige en *sparulo* la leçon *paruulo* ou *paruulus* des manuscrits. L'argument qu'il fait valoir à l'appui de ce choix (p. 316, n. 20) est séduisant. Un problème subsiste néanmoins s'il est vrai que, dans les emplois que nous en connaissons, le diminutif *sparulus* désigne exclusivement un poisson de mer. En ce qui concerne le second de ces textes, on notera que l'éditeur opte pour la *lectio difficilior* (*dictatori et*). Mais on ne perdra pas de vue qu'en 5, 2, 4 où Valère Maxime relate les mêmes événements, il utilise l'expression plus banale *dictatori ei*.

Si le nom de Valère Maxime reste généralement attaché au souvenir de versions latines proposées à des apprentis latinistes, dès la préface le lecteur de ce tome 1 ne manquera pas de voir les choses autrement. L'obsession de l'*ornatus* qui se décèle à longueur de page dans son œuvre ne facilite pas la tâche du traducteur (cf. p. 62). Le principal mérite de R. COMBÈS est d'avoir évité le danger d'en dire trop ou trop peu à propos d'un texte souvent elliptique, tout en conciliant cette exigence de fidélité avec le souci d'élégance que le recours systématique à l'image recommande. Il nous pardonnera de sacrifier aux lois du genre avec les quelques observations que voici.

La première d'ordre général concerne le choix presque systématique du passé composé pour rendre le parfait, alors que, dans la plupart des cas, on était en droit de préférer le passé simple. Les autres portent sur des points de détail, par exemple en 1, 15, en 1, 5, 4 et en 3, 8, 2 où il nous paraît que *magnus*, *mora* et *tota* ont été respectivement gommés. C'est également le cas en 1, 6, 12 où nous serions tenté, au vu de Sen., *Nat.* 2, 50, 2 de reconnaître dans les *aduersa fulmina* dont il est question des foudres « contraires », qui *ineuitabilia mala portendunt*. Le fait que ces foudres figurent dans une classification mise au compte d'Attale ne doit pas faire oublier que celui-ci avait une connaissance approfondie de ce que la *disciplina etrusca* enseignait sur ce point. En 1, 8, 2 d'autre part, les mots *neque eam opinio decepit* appelaient, croyons-nous, une traduction plus simple que celle qui est proposée. De même en 2, 6, 1 on préférera pour *prolaberentur* « se laisser aller » à « en venir », et en 3, 4, 6, pour *ignobile*, « peu connu » à « inconnu » (A. E. ASTIN, *Cato the Censor*, p. 1). Enfin on notera p. 237 (dernière phrase de 3, 2, 24) une discordance entre le texte (*CLX*, qui, au témoignage de l'apparat, semble bien être la leçon de tous les manuscrits) et la traduction (« cent quatre vingt-dix »).

Le seul point sur lequel nous nous écartions de l'interprétation adoptée concerne 2, 5, 2 où il est question des initiatives prises par Cn. Flavius pendant son édilité curule. Conformément à une tradition bien attestée (Cic., *Mur.* 25; id., *Att.* 6, 1, 8; id., *De orat.* 1, 186; Liv., 9, 46, 5; Plin., *Nat.* 33, 17), le membre de phrase *fastos paene toto foro exposuit* doit s'entendre de la publication des jours fastes (*dies agendi*), donc du calendrier, et non de la liste des magistrats. En ce qui concerne 3, 7, 1e, enfin, il faut rétablir sur la page de gauche (p. 262, l.6) « de deux cents millions ». Mais tout cela n'est que vétille en face d'innombrables réussites de traduction parmi lesquelles, s'il faut choisir, nous retiendrons celle de la longue phrase de 2, 7, 6.

Dans le cas d'un recueil d'*exempla* de caractère parfois technique (cf. les chapitres intitulés *de auspiciis, de ominibus, de iure triumphali, de censoria nota*), le risque est réel que le commentaire prenne le pas sur le texte. Reste que les normes de la C. U. F. condamnaient R. COMBÈS à faire bref. Les quarante pages de notes regroupées en fin de volume se présentent donc pour l'essentiel comme une concordance renvoyant le lecteur aux autres passages des *Faits et dits...* qui men-

tionnent les mêmes événements ou les mêmes personnages. On peut toutefois regretter l'absence de toute référence à des travaux récents qui ont élucidé certains de ces épisodes. L'exemple le plus marquant est celui du *casus* auspicial de 1, 3 à propos duquel on se reportera à A. MAGDELAIN, *Recherches sur l'imperium*, p. 47-48, et *L'inauguration de l'urbs et l'imperium, M. É. F. R. A.*, 89, 1977, p. 11-29. Dans le même ordre d'idée un renvoi à C. NICOLET, *L'ordre équestre...*, 1, p. 19-20 n'était pas inutile en ce qui concerne 2, 2, 9 et le problème posé par l'existence d'une double tradition sur l'origine de la *transuectio equitum*. Il était également souhaitable d'en dire plus à propos de 2, 8, 2 (... *ne in honore triumphi minor potestas maiori aequaretur*), de 2, 8, 5 et peut-être déjà de 2, 2, 8 (*extra*).

Cela dit, ces notes apportent au lecteur des informations toujours utiles. Quelques modifications mineures s'imposent çà et là. C'est ainsi que si Calliphana, prêtresse de Cérès, reçut le droit de cité sur proposition du préteur urbain C. Valérius Flaccus, cette mesure est à dater de 96 (*M. R. R.*, III, Suppl., p. 211), et non de 95 comme on le lit dans la n. 8 (p. 287) à 1 b. De la même façon il faut lire p. 330, n. 10 à 2, 10, 8 qu'en 55, C. Messius fut édile de la plèbe — ce qui est conforme à la nature des Jeux Floraux — et non pas édile curule. Il valait également la peine de remarquer que l'identité du sénateur dont un Gaulois passait pour avoir tiré la barbe une fois Rome prise est un hapax et que, de manière curieuse, il porte (3, 2, 12) un gentilice plébéien, celui d'Atilius.

Ce tome 1 est en définitive un volume de qualité et qui fera beaucoup pour un auteur méconnu dont il faut souhaiter que l'œuvre tout entière soit bientôt disponible dans la même série. On n'en regrettera que plus vivement qu'il soit entaché de coquilles multiples dans lesquelles l'éditeur n'est sans doute pour rien : plus les années passent, plus les lois qui régissent l'impression des volumes de la C. U. F. semblent tenir du mystère. Dans la perspective d'une réédition la liste qui suit peut n'être pas inutile : p. 13, l. 12, lire *Iulia*; p. 52, l. 23, lire proportionnels; p. 78, l. 4, lire *luxuria*; p. 79, n. 3, l. 3, lire Tite-Live; p. 86, l. 14, lire T. R. S.; p. 86, l. 27, lire B. É. F. A. R.; p. 87, l. 23, lire J. P.; p. 132 (texte), l. 10, lire *consessoribus*; p. 201 (texte), l. 13, lire *Calatinus*; p. 222 (texte), l. 3, p. 229 (texte), l. 2 et p. 260 (texte), l. 13, supprimer le point adventice; p. 233 (texte), l. 1, lire *execratus*; p. 234 (texte), l. 8, lire *erubuit*; p. 251 (texte), l. 9, lire *laudum*; p. 253 (traduction), l. 18, lire Phénarétè; p. 265 (texte), l. 8, lire *acerrimis*; p. 267 (texte), l. 2, lire *dictionem*; p. 273 (texte), l. 11, lire *obtrectetur*; p. 289, l. 3, lire *Inscriptiones Italiae*, XIII; p. 292, n. 7, l. 3, lire ne possédait pas. À la bibliographie on ajoutera maintenant W. M. BLOOMER, *Valerius Maximus and the Rhetoric of the New Nobility*, Chapel Hill, 1992.

Jean-Claude RICHARD.

CELSE, *De la Médecine*, livres I-II, tome I, texte établi, traduit et commenté par Guy SERBAT, Collection des Universités de France, Paris, Les Belles Lettres, 1995, LXXVI-178 pages.

Cette édition des premiers livres de Celse comble une lacune de la collection, et la riche Introduction de ces livres I-II apporte toutes les précisions souhaitables sur l'auteur, ou plutôt sur la « ténébreuse » question Celse (p. VII sq.). L'analyse des repères internes du *De Medicina* ne permet qu'une datation 'ante quem' et les autres parties de l'*Encyclopédie* sont perdues. Dans une réception sélective de la médecine grecque, qui subordonne le savoir médical à ses implications techniques (Vitruve, Columelle) et fractionne les histoires de la médecine (Pline, *N. H.*, XXV

à XXX), l'auteur révèle un projet original, y compris l'effort — vain — pour latiniser la terminologie médicale. G. SERBAT retrouvera cette histoire romaine de la médecine antique à travers l'analyse minutieuse de la grande 'Préface' (p. XXXVII-XLIV : les « sectes », dogmatiques et empiriques, spécificité du « méthodisme »); les enjeux d'un débat en partie philosophique sur l'art de guérir, conjectural, et le savoir total sur la vie humaine, la médecine « rationnelle », sont très bien analysés; manque peut-être la référence aux antinomies platoniciennes, telle *technè/epistèmè*. La « position personnelle » de Celse est très bien analysée, et l'apport de l'hippocratisme, notamment dans sa déontologie « humanitaire » apparaît assez bien (refus de la souffrance utile à la science). L'introduction, et l'édition de la 'Préface', posent un petit problème de « structure » : l'éditeur qui a analysé minutieusement, dans l'Introduction, le plan tripartite du traité, souligné par les préfaces partielles, et relevé les ruptures logiques et les disparates, a maintenu (à la différence de Ph. MUDRY), à la fin du § 75, la *diuisio* : ... *His propositis, primum dicam quemadmodum sanos agere conueniat*... Il a raison de le faire, mais ne s'en explique pas dans l'Introduction, 6, p. LXVIII sq. et dans l'apparat critique. La bibliographie, riche et complète — sauf peut-être sur le platonisme et l'école aristotélicienne —, mérite tous les éloges.

La traduction et les notes complémentaires sont de très bonne qualité. On pourrait « chicaner » quelques détails : la traduction d'*usus* par usage (Prooem. 75); le regroupement (*ibid.*, 70) de *satietas/libido*; le renoncement, ici et là, à la *breuitas* didactique de l'auteur, par exemple p. 57 (II. 6, 1... *inter haec quidem*...). Quelques remarques exégétiques concerneront les sources hippocratiques, aussi bien dans l'Introduction que dans les excellentes Notes complémentaires : l'opposition *propria/communia* de prooem. § 68 sq., recoupe les concepts hippocratiques de (*pag*)-*koinos* et *idios*, et ni l'Introduction, ni les notes (p. 133-134) n'y insistent, cf. Ph. MUDRY, *La 'Préface'*..., p. 190 s. Il semble aussi que la théorie des vents insérée dans la pathologie (II.1.10 sq., p. 48 s.) requière, outre la confrontation avec Hippocrate, la référence à Vitruve, *Arch.*, I.4 et surtout I.6.

Jean-Marie ANDRÉ.

SÉNÈQUE, *Tragédies : Hercule Furieux, Les Troyennes, Les Phéniciennes, Médée, Phèdre*, tome I, texte établi et traduit par François-Régis CHAUMARTIN : Paris, Les Belles Lettres, 1996, XIX-255 pages dont 210 doubles.

Dans son introduction fort succincte mais fermement conduite, F.-R. CHAUMARTIN s'explique, de façon bien honnête, d'abord sur les ouvrages qui depuis une vingtaine d'années ont renouvelé la lecture des textes et favorisé l'édition présente. Il rappelle ensuite la traduction manuscrite, les éditions, les principaux ouvrages critiques et s'interroge enfin sur le « sens des tragédies » avec une prudence nuancée qui n'a d'égale que la rapidité galopante de la réflexion emballée. On comprend bien : il s'agit de faire court et dense. Mais qui trouvera ici son compte ? Le spécialiste ? L'étudiant ? Le premier risque bien de penser se trouver en présence d'un « *digest* » auquel l'ont habitué toutes ces histoires de la littérature latine en 36 pages. Le second n'y verra que feu et fumée et n'en retirera aucune leçon bien parlante. On dira, certes, que vouloir aborder le problème en trois pages et quelques lignes n'était pas une tâche des plus commodes. Sans doute. Mais un engagement plus ferme serait ici de plus grande utilité, au risque même de se tromper, que cette salade agréablement assaisonnée et aimablement présentée et que pimente à peine une bibliographie vraiment on ne peut plus sélective.

Une fois franchi ce vestibule sans grand ornement, on entre cependant dans un temple de beauté et où le travail et le talent de F.-R. CHAUMARTIN donnent leur pleine mesure.

Chacune des cinq pièces fait l'objet d'une introduction et d'une bibliographie spécifiques que suivent le texte et la traduction.

Sur le texte et son établissement, la présente édition s'affirme quasiment sans faille et il faut aller dans les recoins pour trouver une coquille exceptionnelle : page 216, apparat critique au vers 215 : *pra* pour *ora*. Bien peu de choses, en vérité.

Sur la traduction et le style adopté dans l'ensemble, on doit dire qu'ils marquent une très nette progression par rapport au galimatias amphigourique d'HERRMANN. Il est bien de faire moderne, sauf à se laisser aller jusqu'à écrire (page 151) : *à ce moment arrive Jason...* À d'autres endroits, dans la traduction, un peu de sel poétique relèverait le ton. Par exemple (*Médée*, 391 et 392), au lieu de ce qui est proposé, on pourrait entendre quelque chose comme : *Vers quoi penchera le balancier de son cœur ? Où fera-t-elle retomber ses menaces ? Où ira de lui-même se briser un tel flot ?* De même, à propos de 549 et 550, on pourrait préférer : *C'est donc ainsi qu'il aime ses enfants ? Fort bien ! Il est pris. Il a laissé paraître son point faible.*

Il est toutefois bien entendu qu'une traduction d'un ensemble difficile peut passer sur des détails du moment que le résultat est fidèle et clairement intelligible, sans même se préoccuper, à la limite, du caractère « jouable » du texte puiné en français. Là encore se pose la question des rapports de Sénèque avec le théâtre et la scène et là encore on ne peut qu'éluder la question si l'on n'a pas pris une ferme détermination : traduire Sénèque pour les planches ou pour les potaches ?

Quoi qu'il en soit de ces problèmes d'édition et de collection, il demeure patent que F.-R. CHAUMARTIN nous donne un ouvrage de qualité majeure et qui reflète admirablement sa science et sa connaissance de Sénèque et de son œuvre, sur un mode nouveau et qui n'est pas exclusivement celui du discours philosophique, dont il a fait sa pratique quotidienne, pour notre plus grande et profonde joie.

André ARCELLASCHI.

AMMIEN MARCELLIN, *Histoire*, tome III, livres XX-XXII. Texte établi, traduit et annoté par J. FONTAINE, avec la collaboration de † E. FREZOULS et J.-D. BERGER : Paris, Les Belles Lettres, 1996, LXVIII-359 pages (dont 147 doubles), 4 cartes-dépliants.

Ces trois livres sont dominés, comme les précédents et les trois suivants par la figure à la fois attachante et déconcertante (pour Ammien lui-même) de Julien dit « L'Apostat », mais en affrontement pour lors avec Constance II, encore après la mort de celui-ci qui « se survit en effet en la personne de ses anciens fidèles et partisans » (p. XLIII). Les deux antagonistes s'affrontent eux-mêmes dans leur propre conscience de héros tragiques, et cette tension interne des acteurs n'est pas étrangère à la vibration humaine du récit. L'*Introduction* éclairante, brillante et chaleureuse de J. FONTAINE incite le lecteur ordinaire à entrer dans l'intimité du texte, dans sa mise en œuvre littéraire tour à tour érudite et comme précieuse, savamment rhétorique ou dramaturgique. La place et la finalité des digressions sont corrélativement bien mises en évidence.

L'établissement du texte intègre ou repense le travail de plusieurs siècles d'éditeurs qui ont amélioré pas à pas la lettre des manuscrits. Quelques corrections proposées (telle la leçon equi*tis* en XX, 4, 18) paraissent assez convaincantes. Mais c'est aux spécialistes d'Ammien qu'il appartient d'en juger.

La traduction épouse le latin avec élégance et clarté. Ce Grec d'Antioche écrit un latin très étudié, voire complexe et recherché, une prose d'art aux effets mélodiques et rythmiques visiblement conçus pour l'oreille et l'oralité. Le sens ne fait pas problème en général, mais bien l'adaptation au français de cette élaboration stylistique. On risque aussi d'être piégé par l'anachronisme de locutions littéralement appropriées, mais qui égareraient un lecteur moderne insoucieux de s'informer plus avant dans les notes. Ainsi notre notion actuelle de « transports publics » (pour traduire *iumentis publicis* en XXI, 16, 18) peut dérouter — si l'on peut dire — quiconque, ignorant que le *cursus publicus* ou « courrier d'État » est réservé aux fonctionnaires, s'étonnerait qu'on reproche aux évêques de s'y faire véhiculer.

Les termes ou expressions techniques soulèvent d'autres questions. C'est le cas de *substantiales potestates* (XXI, 1, 8) rendu par « puissances hypostatiques ». Je ne suis pas sûr du tout que *substantiales* nous réfère aux hypostases de la théologie néoplatonicienne, comme on l'a cru et comme l'affirme encore (p. 203) la note 230. *Substantia* traduit couramment le grec *ousia*, et *potestates* le grec *archai*. Aussi ai-je cru devoir suggérer qu'Ammien songe ici aux « ousiarques » de l'hermétisme (Ammien Marcellin et l'hermétisme. Un problème de traduction, *Mélanges J. Fontaine*, Paris, 1992, I, p. 403-410). Autre exemple : celui d'Apis dont Ammien, après Solin, dit qu'il était « initié par des prêtres au nombre de cent » (XXII, 14, 8). La traduction littérale de *initiante* (cf. p. 328, n. 1001 : « il s'agit bien d'une initiation ») n'élucide pas le sens du texte, le bœuf n'étant pas « initié » à des mystères. Il faut entendre *initiare* comme le grec *telein* qui s'applique certes aux initiations, mais qui signifie proprement « consacrer », comme on le disait des prêtres ou des statues. *Mysticus* traduit par « initiatique » (XXI, 14, 5 ; XXII, 14, 7) n'est pas moins problématique. L'épithète concerne souvent, dans le grec comme dans le latin de l'époque impériale, tout ce qui relève de la théosophie ou du surnaturel, les énigmes de la sagesse impliquée par la zoolâtrie des Égyptiens, leurs hiéroglyphes ou l'étrangeté des idoles qui requièrent une exégèse. Je me demande si, dans la traduction de *supercilium* (XXII, 7, 7 ; cf. p. 270, n. 595), il ne faut pas garder l'image du « haut » des berges ou des rives, héritée d'Apollonius de Rhodes (*Arg.*, IV, 1298) et reprise par Apulée (*Met.*, V, 25, 3).

Le commentaire et notamment l'explication des moindres détails géographiques ou mythographiques, dont les digressions foisonnent, font de ce volume un monument d'érudition. L'index des notes en facilite l'exploitation, et quatre cartes coloriées (de l'Empire selon Ammien, du Pont-Euxin, de la Propontide et de l'Égypte) permettent au lecteur de situer tous les noms de peuples, de villes ou de lieux.

On a interprété l'apparition à Julien du *Genius Publicus* (qu'il convient de ne pas confondre avec le génie personnel du prince, *Genius Augusti*, abandonnant Constance en XXI, 14, 2 : p. 247, n. 426) comme sa « conversion à une conception théocratique de la monarchie » (P. ATHANASSIADI-FOWDEN). On a également conjecturé qu'Ammien, méconnaissant la théologie politique de Julien, aurait substitué ce *Genius* à Hélios (A. SELEM). Selon G. ROCHEFORT, c'est à Saloustios qu'il faudrait imputer cette dévotion nouvelle de Julien au *Genius Publicus*. Mais la note 93 (p. 170) n'entre pas dans les détours de ce dossier, avec raison peut-être.

« Par le mot *disciplina*, Ammien marque bien dans quelle estime il tient la divination » (p. 204, n. 234). Observons cependant, puisqu'il s'agit en l'occurrence de Tagès, que *disciplina* est le terme consacré, dès qu'il s'agit de technique divinatoire étrusque : A. J. PFIFFIG, *Religio Etrusca*, Graz, 1975, p. 36 ss. Je ne crois pas que Julien ait fait « peu de différence entre juifs et chrétiens » (p. 267, n. 567).

À en juger par son *Contre les Galiléens*, il reconnaît aux premiers, comme Celse, le mérite de rester fidèles à leur tradition nationale et d'adorer non un homme, mais un dieu. Les « triétérides » de Dionysos reviennent chaque troisième année, c'est-à-dire tous les deux ans : fêtes biennales donc, et non pas « triennales » (p. 287, n. 720). D'où l'épiclèse d'*Amphiétès* appliquée au dieu. Ce cycle est déjà expliqué par Diodore de Sicile (IV, 3) comme temps écoulé jusqu'à la fin de la campagne indienne, que l'expédition d'Alexandre n'a fait, pour ainsi dire, que réactualiser, car le mythe du retour de l'Asie est déjà présent dans les *Bacchantes* d'Euripide (v. 13-17).

En XXII, 10, 6, le retour de la Justice (*reuersa ad terras*) sous le règne de Julien fait penser au *Iam redit et Virgo* de la IV^e^ *Éclogue*, d'autant qu'Ammien se souvient à l'occasion de Virgile (p. 181, n. 143). Sur le massacre de Georges, l'évêque d'Alexandrie, cf. outre Socrate et Sozomène (p. 318, n. 934), la *Vie d'Athanase*, dans Photius, *Bibl.*, 258 (VIII, p. 35 s. Henry). La relation des *maiorinae* frappées sous Julien au type du bœuf Apis avec la découverte de l'animal en 362 (p. 327, n. 997) est probable, mais on a pu hasarder une interprétation astrologique : F. D. GILLIARD, dans *J. R. S.*, 54, 1964, p. 138 s. La marque du croissant lunaire sur le flanc droit d'Apis (p. 328, n. 999) est abondamment illustrée par les monnaies (dans le corpus cité de G. J. F. KATER-SIBBES et M. J. VERMASEREN, III, n^os^ 4, 15, 27-29, 37, 56, 72 s., 75, 77 ss.).

Quelques titres et références seraient à unifier ou rectifier. Jamblique n'a pas écrit un « *Traité des oracles* » (p. 202, n. 228), mais une *Théologie chaldaïque* qui est perdue : l'édition citée « Des Places, Paris, 1966 » (*ibid.*) est apparemment celle des *Mystères d'Égypte*. Marius se faisait accompagner par la syrienne Martha, et non pas seulement « par une effigie » (p. 248, n. 430). Il faut lire ensuite non pas « Plut., *Aug.*, 91 », mais Plut., *Mar.*, 17, 2-5. La confusion des biographes se double ici d'une brusque substitution d'Auguste à Marius, et c'est donc à Suétone, *Aug.*, que se rapportent les références immédiatement subséquentes (« *ib.* 94 » et « *ib.* 60 »). Je ne comprends pas « Apollodore, *bibl.*, 16, 3 » (p. 326, n. 991) à propos du Mont Kasios, sur quoi on pourrait ajouter d'autres références, en particulier *Anthol. Pal.*, VI, 332. « Plutarque, *Antoine*, 33 » (p. 345, n. 1054) ne correspond ni à la « vie inimitable » d'Antoine et Cléopâtre (*ibid.*, 28, 2), ni aux plaisirs de Canope (*ibid.*, 90, 4). Corriger « Antonius » (pour Antoninus) Liberalis (p. 296, n. 777).

Cette édition-traduction commentée nous apporte beaucoup et mérite, comme celle des autres livres, toute notre reconnaissance pour l'énorme travail qu'elle représente.

Question subsidiaire (à l'imprimeur ?) : pourquoi *Histoires* sur la couverture, et *Histoire* sur la page de titre ?

Robert TURCAN.

SYMMAQUE, *Lettres*, tome III, livres VI-VIII, texte établi, traduit et annoté par J.-P. CALLU, Paris, Les Belles Lettres, 1995, XI-199 pages, dont 147 doubles.

L'avant-propos de ce troisième tome de la Correspondance de Symmaque est extrêmement précieux puisqu'il nous donne de façon exhaustive la bibliographie de cette correspondance pour les années 1982-1994, la première de ces dates correspondant à la publication du tome II. Ces livres ne posent pas de problèmes majeurs en ce qui concerne l'établissement du texte, bien que le principal témoin, le *Parisinus lat.* 8623 ait été écorné à l'un de ses angles supérieurs. La totalité de la traduc-

tion manuscrite a été vérifiée par J.-P. CALLU qui nous offre un apparat très raisonnable et parfaitement lisible. Les conjectures de l'éditeur font preuve de sagesse, et, lorsqu'elles sont discutables, sont présentées comme telles. J.-P. CALLU accorde une grande importance aux clausules et en tient le plus grand compte dans ses choix. Les notes complémentaires donnent sur ce point comme sur d'autres tous les éclaircissements nécessaires.

Pour faire partie de ceux que J.-P. CALLU remercie d'avoir lu avec lui, lors de ses conférences à l'E. P. H. E., un certain nombre de ces lettres, je sais à quel point elles sont difficiles à traduire et combien la tâche est quelquefois — sinon très souvent — ingrate. Cette expérience me permet d'apprécier à leur juste valeur les élégances parfois surannées de la traduction, qui reflètent avec justesse la préciosité de Symmaque, expression de sa mondanité, de ses inquiétudes d'ordre privé et public, de sa mélancolie et de sa délicatesse de cœur.

Quelques remarques cependant : il me semble difficile d'écrire « si la promesse... ne cloche pas », malgré le texte latin *si... non clauda sit promissio* (VI, 2). Au début de la lettre 43 de ce même livre, il serait sans doute plus satisfaisant de traduire, *in praesentiam uestram* par « jusqu'à votre venue » et *seruare* par « garder vivants » et de ne pas séparer ce verbe de son complément de temps dans la phrase française. « Porter secours » ne me satisfait guère, lorsqu'il s'agit d'une situation (VI, 61). Quand Symmaque reçoit de sa fille un cadeau d'anniversaire *monumento* (VI, 67, 1), il me semblerait préférable de traduire « pour marquer ce jour » plutôt que « à titre de souvenir ». De la même façon, lorsque c'est au tour de Symmaque d'offrir des cadeaux d'anniversaire à sa fille, *mihi ingrauata, tibi iucunda munuscula* (VI, 79), je ne pense pas qu'il faille traduire « ces petits cadeaux, sans grand poids pour moi... » mais « ces petits cadeaux, qui ne m'ont pas ruiné ». J.-P. CALLU ici, a voulu rendre le sens précis de *ingrauata*, ce qui est finalement excès de scrupule. Nous rencontrons le même souci en VII, 46 : *si admitteret magnum animum angusta fortuna* est traduit par « si la mesquinerie de fortune se prêtait à la magnanimité ». Cet emploi de « mesquinerie » me semble avoir disparu.

L'annotation est relativement légère (50 pages pour 147 pages de texte), toujours claire et complète. Il faut ajouter que la lecture de ces notes est indispensable à la compréhension de très nombreuses lettres. Sans elles nous ne saurions presque rien des situations ou des événements auxquels Symmaque fait allusion. Cette annotation témoigne également d'une extrême attention au sens précis des mots. J.-P. CALLU explique ainsi l'acception spécifique prise par certains termes en cette fin du IV^e^ siècle (par ex. note 3 de la p. 11, p. 155). Il commente également ses choix de traducteur (par ex. note 3 de la p. 8, p. 153). De nombreux lecteurs regretteront cependant que le proverbe grec cité p. 196 (note 2 de la lettre VIII, 61) ne soit pas accompagné de sa traduction. Il est également fâcheux que le tableau de datation des lettres du livre VI soit rejeté dans la dernière note concernant ce même livre. On trouve aussi en note (p. 184, note 1 de la page 97) de très importantes remarques synthétiques sur un ensemble de 27 lettres du livre VII. Enfin, les précisions concernant l'ordre chronologique des lettres à Marcien au livre VIII sont rejetées, de la même façon, dans la dernière note de l'ouvrage. Ces éléments d'information auraient, à mon avis, trouvé une place mieux appropriée dans une brève notice précédant chaque livre.

Après ces quelques critiques, il faut redire que nous avons là, établi avec un grand discernement, très remarquablement traduit, très utilement annoté, un texte qui permet de saisir, en quelque sorte de l'intérieur, certains traits de la mentalité propre à Symmaque, à son milieu social, à son époque.

Marie-Anne MARIÉ.

DRACONTIUS, *Œuvres*, tome III, *La tragédie d'Oreste, Poèmes profanes I-V*, introduction par Jean BOUQUET et Étienne WOLFF, texte établi et traduit par Jean BOUQUET (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1995, 278 pages dont 68 doubles.

Après l'édition par C. MOUSSY et C. CAMUS du *De Laudibus Dei* et de la *Reparatio*, le présent volume, qui s'annonce comme l'avant-dernier consacré à l'Africain, propose la première partie de ses œuvres profanes avec la *Tragédie d'Oreste* et les cinq premières pièces du recueil connu sous le nom de *Romulea* (*Praefatio, Hylas, Praefatio, Verba Herculis cum uideret Hydrae serpentis capita pullare post caedes, Controuersia de statua uiri fortis*), c'est-à-dire un ensemble à vrai dire assez hétéroclite. Aussi ne peut-on qu'apprécier l'abondante introduction qui présente avec force détail à la fois chacune des pièces et les parentés qui peuvent les unir. De même, un abondant commentaire facilite l'accès tant à la tragédie, pièce mystérieuse s'il en est, qu'aux poèmes profanes dont le caractère assez accusé d'exercices rhéroriques va assez souvent de pair avec une clarté toute relative. On retrouvera donc avec plaisir dans ce volume dont C. MOUSSY a assuré la révision la richesse de matière qui caractérisait l'édition des poèmes chrétiens.

Avant d'aborder les questions propres au contenu des poèmes et à l'édition de ces textes, l'introduction propose d'abord un état détaillé de la question de l'origine et de la transmission des œuvres. Sur la délimitation du corpus des poèmes profanes de Dracontius, les arguments de critique interne qui conduisent à exclure, avec W. SCHETTER (*Vier Adnoten zur Aegritudo Perdiccae, Hermes*, 119, 1991, p. 94-113), l'*Aegritudo Perdiccae*, ne peuvent guère prêter à discussion et règlent probablement la question de manière définitive, tout comme d'ailleurs l'analyse rapide, mais fort concluante, de l'*In laudem solis* (*Anth. Lat.*, 389). Les deux auteurs s'en tiendront donc, outre l'*Oreste*, aux dix poèmes conservés dans le *Neapolitanus*, IV E 48, et au *De origine rosarum* et *De mensibus* dont personne ne met en doute l'origine dracontienne. La même prudence conduit les auteurs à nuancer la tentative ancienne de F. VOLLMER et celle récente de J. DIAZ DE BUSTAMANTE pour reconstruire une chronologie des pièces profanes et expliquer le titre de *Romulea*. Comme J. DIAZ DE BUSTAMANTE, ils rapportent à Dracontius lui-même le titre de *Romulea*, mais sans considérer qu'il se rapportait originellement à ce qu'est aujourd'hui le recueil connu sous ce titre et qu'ils préfèrent nommer *Carmina profana*. Si la constitution par Dracontius lui-même de ce recueil n'est pas exclue, elle est jugée improbable. De même, s'ils se rangent à la chronologie posée par C. LOHMEYER (*De Dracontii carminum ordine*, p. 60-75) qui fait des pièces 1 à 4 des œuvres de jeunesse et place les poèmes 7 et 6 lors de l'incarcération et après la libération du poète, ils se gardent de conclure à une datation des autres pièces. Pourtant, et on ne peut que leur en savoir gré, E. WOLFF et J. BOUQUET dénoncent vigoureusement et avec raison la tendance à vouloir poser les poèmes profanes comme antérieurs aux poèmes chrétiens pour cette raison même qu'ils sont profanes. À cette théorie ancienne se heurtent, comme le notent les auteurs, la pratique courante de nombreux auteurs de l'Antiquité tardive, et il est étonnant qu'une idée aussi saugrenue ait si longtemps survécu. Pour leur part, ils concluent, sans doute avec sagesse, à l'impossibilité d'établir une chronologie incontestable des trois dernières pièces.

Dans l'étude littéraire qui suit, on notera une riche présentation des rapports entre les pièces rhétoriques que constituent les *Verba Herculis, Deliberatiua* et *Controuersia* et les principes rhétoriques traditionnels romains. Cette étude, malgré sa brièveté, éclaire pour le lecteur la valeur littéraire trop souvent mésestimée de ces pièces. La tragédie d'Oreste, en revanche, déroutante à plus d'un titre il est

vrai, est l'objet d'une lecture très centrée sur la psychologie des personnages et qui aurait pu être allégée, dans la mesure où elle ne propose rien de véritablement nouveau. L'opposition dressée entre la figure d'Égisthe et celle d'Agamemnon, le tyran et le bon roi, aurait peut-être pu être mise en rapport avec la situation de l'Afrique vandale et on aimerait voir les auteurs s'enquérir plus avant d'une possible signification allégorique de tout ou partie du mythe tel qu'il est traité par Dracontius. En revanche, l'approche des sources poétiques est menée avec un souci très évident de faire apparaître le jeu subtil des contextes caractéristique de la poétique de l'emprunt chez les poètes tardifs, mais là aussi un rapprochement aussi judicieux que celui des mythes d'Oreste vu par Dracontius et d'Althée vu par Ovide (*Met.*, 8) méritait mieux qu'une simple mention.

L'établissement du texte donne lieu à un inventaire des rares manuscrits de l'*Oreste* qui conclut à la nécessité de tenir compte, contrairement à ce qu'avait supposé VOLLMER, des deux manuscrits complets de l'œuvre et non du seul *B* (*Bernensis Bongarsianus* 45) qui, s'il est de loin supérieur à *A* (*Ambrosianus O* 74 *sup.*), ne saurait à lui seul permettre de proposer un texte satisfaisant, ainsi que des florilèges dont les éditeurs prouvent qu'ils transmettent une tradition différente de *A* et *B* (qui dérivent d'un ancêtre commun) et parfois meilleure. Pour les autres pièces l'existence d'un unique manuscrit limite les ressources de l'éditeur, qui pourtant, avec VOLLMER (*M. G. H.*, p. XXXII), se refuse à voir dans les quelques vers transmis par le *Florilegium Veronense* une tradition différente de celle du manuscrit *N*. On peut cependant s'étonner, même si les auteurs ne les tiennent pas en grande estime, de ne pas voir figurer dans le *Conspectus Siglorum* de l'*Oreste*, et donc dans l'apparat, les deux éditions les plus récentes dues à E. RAPISARDA (*La Tragedia di Oreste, testo e commento*, Centro di studi sull'antico cristianesimo, Catania, 1951, et *La Tragedia di Oreste, testo con introduzione, traduzione, commento e indici*, Centro di studi sull'antico cristianesimo, Catania, 1964). *A fortiori*, est-on surpris de ne pas voir dans les éditions pour établir le texte des *Carmina profana* l'édition de J. DIAZ DE BUSTAMANTE (*Draconcio y sus carmina profana. Estudio biografico, introduccion y edicion critica*, Santiago de Compostela, 1978) qualifiée pourtant d' « excellent ouvrage » qui apporte des corrections au texte des manuscrits « selon les exigences du sens et les habitudes stylistiques du poète ». Que sont devenues ces corrections dans la présente édition? Ont-elles été retenues et, si tel est le cas, où se situent-elles? Une explication se serait imposée.

Le texte de l'*Orestis Tragoedia*, il est vrai fort malmené par les copistes des deux manuscrits, fait droit à de nombreuses corrections antérieures, et le plus souvent, disons-le, avec raison, ce qui donne à l'ensemble une belle tenue et permet au lecteur de disposer d'un texte sûr et soigneusement établi. On peut cependant regretter que l'apparat ne soit pas toujours très clair. Au vers 751 par exemple, il eût été judicieux de signaler en apparat et non dans la seule note que *haec* est une conjecture de ROSSBERG et non une leçon provenant des manuscrits. Si la plupart des corrections frappent par leur à-propos et constituent un réel progrès dans l'établissement du texte, quelques choix auraient gagné à être mieux justifiés. En 203, on n'est guère convaincu par l'explication de *heredem seruo Thyestis*, correction de C. G. MÜLLER, reprise par l'éditeur, là où les manuscrits donnent *heredem sterno Thyestis*, en considérant qu'il s'agit bien d'Agamemnon. Le sens n'est pas si obscur que le laisse entendre la note 158 : il n'est pas douteux en effet que Dracontius a voulu faire dire à la reine qu'Agamemnon va mourir à bon droit en tant que rejeton de cette lignée maudite qui a ensanglanté Argos. À ce titre, les autres Grecs ne pourront lui en vouloir de se débarrasser de cette détestable famille, marquée de la haine des dieux. L'argument est spécieux, certes, mais peut-on attendre autre chose de la terrible *uirago* décrite par Dracontius! En 727, la leçon *et fractis*

qui a pour elle l'autorité qui n'est pas mince d'un passage de Corippe (*Ioh.* 4, 755), fort proche de celui-ci et qui peut en dériver, et d'un souvenir d'Ovide (*Met.* 5, 58), ne doit peut-être pas être rejetée totalement, d'autant que l'*effractis* transmis par *A* et retenu par les éditeurs n'apporte rien au texte. Deux *et* enfin donnés par les manuscrits sont corrigés sans qu'on voie très bien pourquoi à la suite d'autres éditeurs : au vers 751, *haec mihi Pylades meus imperat et soror urget* (correction de ROSSBERG sur *Rom.* 8, 535) n'apporte rien par rapport au texte des manuscrits, *et mihi*, etc..., qui crée un balancement tout aussi acceptable que l'anticipation du *ut iaceas* du vers 752 par ce *haec*, et, au vers 838, on peut légitimement sans doute conserver, malgré l'hiatus (voir *Laud. Dei*, 2, 60, et le commentaire de C. MOUSSY, p. 94) le texte de *A* et *B* : *it manus ad capulum et crebris ictibus auras*, sans supposer comme ROTHMALER un *sed* qui souligne (un peu trop peut-être!) que le malheureux Oreste ne pourfend que de l'air. Pour en terminer avec le texte de la tragédie, signalons que l'on pourrait être tenté de voir dans les vers 677-681 une suite au discours direct des propos de Dorylas à ses concitoyens rapportés d'abord dans une complétive.

Le problème essentiel qui se pose à l'éditeur des *Romulea* est celui de la part à faire aux innombrables corrections apportées au texte de l'unique manuscrit complet. Sur ce point, J. BOUQUET évite, avec beaucoup de bonheur souvent, la frénésie correctrice qui a caractérisé certains éditeurs de ces poèmes. On lui sait tout particulièrement gré par exemple d'avoir choisi en *Praef.* 3, 15, de conserver le *dictor* de *N* qui, s'il n'est pas classique, est bien connu des lecteurs de latin tardif. On ne peut ici multiplier les exemples judicieux de cette fidélité au texte de *N*, mais ils sont nombreux et le plus souvent incontestables. C'est pourquoi il aurait sans doute fallu préciser plus clairement en note les raisons qui conduisent à éditer en *Verba Herculis* 37, *non rapit ecce meus* en rapportant comme SCHENKL *meus* à *gladius* et non comme *N non rapit ecce meos* en rapportant *meos* à *saeuos hostes*. Ce qui est dit en note de l'ordre des mots souvent aberrant chez Dracontius vaut pour l'une ou l'autre des deux hypothèses, et *Controu.* 121 peut fournir un exemple de *tuos* en semblable position. À tout le moins, ainsi présentée, la correction ne s'impose pas. En *Controu.* 162, la correction de BÄHRENS, *captiuos post bella trahens ex uulnere lassos*, s'impose-t-elle? Ne peut-on comprendre le texte de *N*, *captiuos post bella trahens et uulnere lassos*? Aucune note ne vient éclairer ce choix. En revanche, l'édition apporte sans doute un élément important en supposant une lacune d'un vers après le très sybillin *nec Maurus ad illum* en *Verb. Hercul.* 30. Même si la lacune peut sembler masquer une difficulté à établir le texte, elle s'impose, au moins en solution d'attente, de préférence à toutes les tentatives de restitution de ces mots proposées jusqu'ici. Pour le reste, même si le texte d'un grand nombre de vers de ces poèmes peut donner lieu à débats, force est de considérer que la solution adoptée par l'éditeur, qu'il conserve le texte de *N* ou adopte une correction, est le plus souvent la plus judicieuse de celles qui ont été jusqu'ici proposées.

La traduction est généralement aisée et claire et se tire avec tous les honneurs des multiples difficultés d'un texte souvent confus à force d'effets. Déplorons qu'elle soit en prose non rythmée et gomme par ce fait même une part de l'esthétique de Dracontius sacrifiée à une restitution du sens qui, soulignons-le encore, tient parfois plus de la voltige que de la philologie. On aurait aimé que le traducteur rende les rejets très expressifs, comme en *Orest.* 189, *impie*, ou fasse droit aux variations temporelles de Dracontius qui sont, il est vrai, souvent bizarres, mais pas toujours dépourvues de sens. L'emploi du plus-que-parfait par le poète me semble en particulier être trop souvent gommé. Plus généralement les effets stylistiques signalés dans des notes toujours pertinentes auraient pu donner lieu à une tentative de resti-

tution plus globale, la langue baroque jusqu'à l'excès de Dracontius s'accommodant difficilement d'une restitution très sage. Nul n'en aurait voulu au traducteur de risquer parfois en français des contorsions équivalentes à celles de son modèle. Ce qu'on y aurait perdu en clarté aurait été compensé par l'impression d'entendre en français un peu de la manière si particulière de Dracontius qui n'hésite pas lui-même à mettre en péril le sens global pour s'offrir un effet stylistique. Dans les *Romulea,* la traduction de *Antaeum rapui* (*Hylas,* 156) par « j'étreignis Antée » laisse quelque peu le lecteur sur sa faim, d'autant que le commentaire précise parfaitement le mouvement en question. De même dans le contexte de la *Controuersia,* au vers 9, peut-être vaudrait-il mieux comprendre *humiles cateruas* comme « les bataillons de petites gens », qui anticiperait mieux sur l'argumentation de Dracontius. Un peu plus loin (vers 40), le *quid* peut aussi se comprendre comme une anaphore de l'interrogatif « que peut-faire un malheureux citoyen? Oui, que peut-il faire? ». Enfin l'expression *si uincla ergastula gerens portet* en *Controu.* 68 paraît se comprendre plus aisément en groupant *uincla portet* et *ergastula gerens* : on peut alors comprendre « (s'il endure des tourments à la place du riche), s'il est chargé de chaînes et accomplit des travaux forcés », ce qui évite de modifier le sens habituel de *portare* et se comprend aisément, *gerere ergastula* pouvant se comprendre sur le modèle *gerere negotium* ou *officium.*

Signalons pour terminer que, malgré le soin apporté à l'édition, il demeure quelques fautes typographiques : dans l'*Oreste,* la note 214 cite « Virgule » comme auteur de l'*Énéide* et, à la note 224, la référence à *En.,* 5, 121, me semble être un lapsus, vu le peu de rapport entre le vers de Virgile et le contexte de la note, enfin, la note 634 annoncée dans le texte n'apparaît pas dans le commentaire. Dans le texte même de la tragédie, il faut lire *qua re* et non *que re* au vers 350, *nefas* pour *negas* au vers 920, et les guillemets dont on attendrait logiquement la fermeture au vers 601 manquent. Dans les *Romulea,* une faute typographique rend incompréhensible le vers 34 de la *Controuersia* en le faisant se terminer par un point qui de toute évidence devrait être une virgule. Enfin, notons qu'à partir de la page 135, le lecteur doit s'habituer à trouver dans le commentaire un retard d'une page sur la pagination du texte et chercher sous le numéro 135 les notes de la page 136, etc... La numérotation continue des notes rend fort heureusement ce décalage très peu gênant.

On le voit, ce ne sont que de petits détails matériels qu'un second tirage que l'on souhaite à cette belle édition permettra sans doute de corriger. Pour conclure, rendons donc hommage à ce travail qui atteint pleinement le but que se sont fixé ses auteurs : en nous rendant accessible l'œuvre profane de Dracontius, ils n'en révèlent pas, bien au contraire, la part la plus faible et leur travail attentif sur l'œuvre du poète africain ne peut que contribuer à lui rendre, parmi les poètes profanes tardifs, la place éminente qui lui revient.

Bruno BUREAU.

Collection Teubner.

ITINERARIA ROMANA. Vol. prius, Itineraria Antonini Augusti et Burdigalense ed. Otto CUNTZ; vol. alterum, Ravennatis Anonymi Cosmographia et Guidonis Geographica ed. Joseph SCHNETZ : Stuttgart, Teubner, 1990, XV-139 et X-214 pages, 1 carte.

Pour des raisons indépendantes de notre volonté nous signalons avec beaucoup de retard cette réédition des *Itineraria Romana* et nous prions nos lecteurs

de nous en excuser. Sa parution était impatiemment attendue. Il est de ces volumes Teubner sans lesquels il n'est guère possible de travailler. Nous pouvons nous passer, sans doute, d'un Horace ou d'un Virgile de plus : ces textes-là sont édités partout, et souvent fort bien. Mais que ferions-nous sans le Festus de Lindsay, par exemple ? Et de même, comment étudier de façon valable Pomponius Méla, les livres géographiques de Pline, Strabon, Ptolémée, mais également les gobelets de Vicarello ou la Table de Peutinger, si l'on ne dispose pas du texte de l'Itinéraire Antonin, voire de celui du géographe de Ravenne ?

On ne s'est pas borné, cependant, à une simple réimpression. Le tome II se voit enrichi d'un copieux index (pages 143-214) par les soins de Marianne ZUMSCHLINGE. Quant au tome I, il reçoit le renfort d'un *Conspectus librorum recentiorum* dû à Gerhard WIRTH. Rappelons que le tome I donne, ligne après ligne, la pagination et la numérotation de l'édition Wesseling, qui sert à référencer le texte de l'Itinéraire Antonin. En revanche, pour l'Anonyme de Ravenne et la Géographie de Guido, le tome II donne les références à l'édition canonique de Pinder et Parthey, mais avec une précision insuffisante pour les parties en prose continue (autres que les listes) ; ce petit inconvénient est regrettable.

Souhaitons, pour terminer, que des livres de cette qualité et de cette technicité ne restent jamais longtemps absents du catalogue des éditions Teubner.

Hubert ZEHNACKER.

Cambridge Classical Texts.

Cicero. Pro Sulla. Edited with Introduction and Commentary by D. H. BERRY : Cambridge, Cambridge University Press, 1996 (Cambridge Classical Texts and Commentaries, 30), XVI + 336 pages.

Comme le signale l'auteur au début de cet ouvrage, les éditions commentées des discours cicéroniens sont particulièrement rares. On n'en dénombre, depuis un siècle, que quatre en anglais, et trois en allemand ! Et pourtant son travail même montre combien nous avons besoin de ce type de livres.

D. H. BERRY a très soigneusement établi le texte. Il a personnellement collationné sur microfilm ou par « autopsie » les manuscrits principaux, relevant de nombreuses erreurs chez ses prédécesseurs. Il a largement eu recours à la lecture de l'*Erfurtensis 2252* — dont nombre de folios ont aujourd'hui disparu — lecture que nous devons au savant renaissant J. Gulielmius. Pour choisir dans les lieux divergents, il a souvent, en s'inspirant de REID (éd. du *Pro Sulla*, Cambridge, 1882) fait appel à l'étude du rythme. Il a préféré par exemple au § 6 *leuitatis est culpa* à *leuitatis culpa est*, parce qu'en plaçant *est* en premier on aboutit à une séquence crétique-trochée ; il a retenu *relicui* devant *fecit* et non *reliqui* pour avoir l'équivalent d'un crétique + un spondée. Une méthode peut-être excessive d'ailleurs, car elle n'est pas limitée, loin de là, aux clausules mais adoptée très souvent pour l'ensemble de la phrase. Très conservateur, D. H. BERRY se garde d'innover, mais il sait faire les bons choix parmi les propositions des autres éditeurs : ainsi il garde le *ut* de CLARK au § 44. Il remplace à bon droit au § 53, après SCHLIACK, *ut (Autronius) occuparet Etruriam* par *ut occuparet curiam*, en expliquant l'erreur *Etruriam* par la dittographie de *et*, à la fin d'*occuparet*. Et de fait il est logique de penser que le conjuré chargé de cette action a reçu une mission dans Rome et non à l'extérieur, puisqu'il est resté dans la ville. Quant à l'Étrurie, elle est déjà occupée par les Catiliniens. Dans les notes sont précisées quelques interprétations, comme celle,

excellente, de *credo*, au § 11, dont le contenu ironique n'est généralement pas senti; D. H. BERRY permet de corriger au § 26 la traduction peu claire de BOULANGER dans l'édition des Belles Lettres « (C'est être roi) que de consulter plutôt l'intérêt du peuple que sa propre inclination ? » pour rendre : *(est regium) populi utilitati magis consulere quam uoluntati ?*, en montrant par maints rapprochements qu'il s'agit de la *uoluntas*, de « l'inclination » du peuple lui-même et non du bon vouloir de celui qu'on accuse d'exercer la royauté. Il veut à juste titre que « Caecilius » et non « la proposition de Caecilius » soit sujet de *ferebat* au § 63. La forme du latin est impeccable. Au ramassage des coquilles on revint bredouille. On voit que le texte a été sérieusement lu et relu, et pas seulement par l'éditeur principal..., comme la préface le précise. Une rigueur et des méthodes qui pourraient utilement être imitées par d'autres collections... Mais il est dommage que les merveilleuses machines contemporaines aient coupé les mots un peu n'importe comment en fin de ligne. Il est désagréable de lire *mis-ericordiam*, p. 86; *fac-ultatis* p. 88, etc.

D. H. BERRY est remarquablement armé pour le commentaire d'un discours de Cicéron : il connaît à merveille toute l'œuvre de l'Arpinate; il aborde la lecture d'une *oratio* sans préjugé et avec objectivité, sachant se défier des astuces de l'avocat (par exemple des variations intéressées de celui-ci à propos des Allobroges, p. 165), mais sans lui dénier une intime conviction, avec une sympathie et une admiration retenues qui éclatent parfois, comme dans l'éloge très vif du § 50. On épinglera à ce propos la remarque subtile de la page 305 : « *A conquestio which strikes the reader as calculated and false may well have been delivered with perfect sincerity* ». L'érudit anglais est de plus parfaitement au fait des institutions et des lois. Enfin, s'il n'y a pas eu d'édition commentée du *Pro Sulla* depuis longtemps, bien des historiens et des critiques ont été amenés à parler de ce discours dans la mesure où il concerne toute la politique, particulièrement complexe et obscure, des années 66 à 62 au moins. Aussi D. H. BERRY bénéficie de la réflexion et des études de nombreux prédécesseurs prestigieux comme MEYER, GELZER, SEAGER, etc... Et il nous propose une vision particulièrement nuancée — et je crois que nous pouvons ajouter justifiée — de ce discours.

Le *Pro Sulla*, on le sait, est une des pièces maîtresses du procès que la postérité instruit régulièrement contre Cicéron : celui-ci est accusé, depuis J. Carcopino, d'avoir défendu Sulla, tout en étant convaincu que l'accusation de participation à la conjuration de Catilina portée par L. Torquatus n'était pas fausse, pour obtenir un prêt énorme (deux millions de sesterces) destiné à l'achat d'une maison au Palatin. Or, à propos de l'éventuelle culpabilité du neveu du dictateur, D. H. BERRY observe que les témoignages font manifestement défaut — à quoi j'ajouterai que lorsqu'on veut mettre les esclaves à la question, c'est que les *testes* et *testimonia* sont insuffisants. Sur la réalité du prêt, il montre que, d'après le consulaire lui-même, plusieurs *amici* ont apporté une aide financière : un terme qui ne comprend pas nécessairement Sulla (*Att.*, I, 13). Mais, si celui-ci a réellement obligé Cicéron, il ne faut pas oublier que le consul a renoncé à une province fort rémunératrice, dans le seul but de sauver la patrie, et que les compensations aux avocats étaient... monnaie courante (p. 40). D. H. BERRY souligne en outre, à la suite de WARD, que Cicéron avait bien d'autres raisons de défendre Sulla : comme celui-ci était le beau-frère de Pompée, l'avocat pouvait sans doute espérer se raccommoder avec le grand homme, choqué quand il s'était targué d'avoir sauvé Rome en *consul togatus* (p. 30). Mais surtout, et cela l'éditeur le souligne avec force, l'Arpinate a voulu protester de sa *misericordia* à un moment où il s'est rendu compte du nombre de gens qui l'accusaient d'avoir brutalement réprimé la conjuration. J'ajouterai qu'il

insiste sur ce point à des places fondamentales du discours (§ 7-8, 27-28 et 87, donc surtout au début et à la fin) et que cette observation suggère qu'il y avait peut-être bien quelque culpabilité réelle de Sulla, sans quoi on ne voit guère en quoi la *lenitas* était nécessaire. Ce qui conduit à penser que, contrairement à ce que pense D. H. BERRY, le discours a été écrit plus tard, dans les années 60, à un moment où la menace clodienne est devenue précise (voir les § 27-28). Mais il n'est pas douteux que ce plaidoyer pour un autre est en fait un plaidoyer *pro domo*. Le tribunal est bel et bien une tribune.

Le commentaire de détail est particulièrement riche (près de deux cents pages en tout petits caractères). Il peut servir au profane autant qu'à l'érudit; D. H. BERRY n'hésite pas à reprendre certaines questions de très loin et à éclairer tous les points évoqués par le discours : Cicéron parle-t-il de *sodalitates* ? de comices ? etc., l'érudit anglais explique de quoi il s'agit (*u.* p. 144, etc.). Nous disposons ainsi de brefs et utiles petites synthèses sur de multiples sujets : le nombre oratoire, l'*ager Gallicus*, les interrogatoires d'esclaves, etc., sans compter un tableau sur la généalogie des Sullae et une prosopographie très pratique des personnages rencontrés. Chose rare dans un ouvrage anglais, l'étude fait appel à des travaux de savants français (mais manque P. M. MARTIN à propos du *regnum*, p. 178). D'une façon générale, comme pour l'établissement du texte. D. H. BERRY ne laisse pas vagabonder son imagination et il excelle à choisir les bonnes solutions proposées par tel ou tel de ses prédécesseurs, et sait même quelquefois aller plus loin. À propos de la *dispositio*, il souligne bien la liberté prise par Cicéron avec les préceptes rhétoriques, la large part des digressions — quatre au total — qui font aussi partie de l'argumentation, des digressions qu'il juge bien plus développées que les autres commentateurs, une position que la lecture même du texte (v. le § 35) autorise. Les lacunes ou erreurs de perspective sont rares : D. H. BERRY aurait pu citer Virg. *Aen.*, XI, 302-303 pour l'attaque du discours avec *Maxime uellem* (p. 127); *boni uiri* ne désigne pas les « bons citoyens », mais les « gens de bien » (p. 129); la contradiction entre les paragraphes 4 et 14 n'est pas dégagée (cf. n. 1, p. 112 dans l'édition BOULANGER); les élections consulaires de 63 ne se sont sans doute pas déroulées en juillet, contrairement à ce qui est dit p. 233; il faut lire p. 247, l. 2, *Cat.*, 21, 3 et non *Cat.*, 40, 6; le *De inuentione* doit être de préférence cité après la *Rhétorique à Herennius* qui a été très probablement écrite avant (p. 273, etc.); l'*epilogos* grec fait bel et bien appel à la passion malgré les anecdotes pittoresques du livre VI de l'*Institutio oratoria* de Quintilien (p. 304); quand Cicéron soutient paradoxalement avoir agi en accord avec la *misericordia ciuium* en châtiant les Catiliniens, *misericordia* à l'égard des victimes épargnées par la répression de la conjuration, D. H. BERRY aurait pu citer p. 307 le § 11 de la *Quatrième Catilinaire*, où l'orateur montre que la sévérité peut n'être qu'une *humanitas* bien calculée. Mais que de points positifs ! ainsi le Messala des § 20 et 42 est astucieusement identifié avec Rufus, le consul de 53 (et non Niger, consul de 61); l'interprétation d'*ambulatio* (« portique près d'un théâtre »), suivant la suggestion de T. P. Wiseman, emporte la conviction (p. 255); il est utile de montrer que Cicéron a fréquemment pour tactique de retourner l'accusation contre l'adversaire, par exemple au § 22 (p. 180). D. H. BERRY a en particulier bien raison de souligner que le discours est un morceau exemplaire de rhétorique, à l'usage de la jeunesse : il est curieux de voir en effet que Cicéron, comme dans d'autres discours (le *Pro Sestio* et le *Pro Caelio* par exemple) donne des leçons à son adversaire et par là aux jeunes orateurs (§ 31). Ne tient-on pas là le motif de la publication de la plupart des discours du maître ?... Le commentaire est complété par un lexique des *res* très utile. On regrettera simplement que les observations portant sur la grammaire soient limitées et que

des constructions un peu denses comme celle du début du § 66 ne soient pas étudiées.

Bref un commentaire de premier ordre. Décidément ce type de travail devient une spécialité britannique, et qui ne fait que s'améliorer : on mesure le chemin parcouru quand on relit par exemple l'étude, pourtant solide, de R. G. AUSTIN pour le *Pro Caelio* !

Guy ACHARD.

A. J. WOODMAN-R. H. MARTIN, *The Annals of Tacitus, Book 3* (Cambridge Classical Texts and Commentaries, 32) : Cambridge University Press, 1996, XX-514 pages.

Cet ouvrage est la suite de l'édition commentée des *Annales* de Tacite entreprise par F. R. D. GOODYEAR, dont le premier volume (*Annals*, I, 1-54) a paru en 1972 et le deuxième (*Annals*, I, 55-81 et II) en 1981, et interrompue à la suite du décès de l'auteur. D'autre part, A. J. WOODMAN et R. H. MARTIN ont publié en 1989, dans la même maison, mais dans une collection différente (Cambridge Greek and Latin Classics), une édition du livre IV des *Annales*, d'un caractère plus scolaire (cf. mon compte rendu dans cette revue, 68, 1990, p. 200-202). Cette publication du livre III est bien entendu plus scientifique, puisqu'elle conserve les traits spécifiques de celles qui ont été réalisées par GOODYEAR. Dans une introduction brève et dense (p. 3-20) les auteurs situent le livre III dans l'ensemble des *Annales* et en précisent les aspects marquants. Ce livre, qui concerne les années 20 à 22 ap. J.-C., est encadré par le récit des morts de Germanicus (19) et de Drusus (23), deux hommes entre la vie et la carrière desquels existe un lien étroit. S'opposant à l'opinion de R. SYME, pour qui le l. III n'est que remplissage, ils en montrent au contraire l'importance historique et littéraire. Les femmes y occupent une place primordiale, au début avec l'arrivée à Rome d'Agrippina maior accompagnant le cadavre de Germanicus, à la fin avec la mort de Junia, sœur de Brutus et veuve de Crassus, au centre, avec un débat sénatorial sur la place et le rôle des femmes dans la cité (chap. 33-34), un des passages les plus importants de ce livre.

L'établissement du texte pose peu de problèmes, dans la mesure où celui-ci repose sur une tradition déjà solidement constituée. Comme dans les livres I et II, l'apparat est sobre, quitte à ce que certains problèmes textuels soient examinés de façon plus approfondie dans le commentaire. À plusieurs reprises, les auteurs maintiennent avec raison le texte de *M*, contre des corrections d'humanistes insuffisamment justifiées, mais cependant adoptées par un ou plusieurs éditeurs récents : 25, 1 (*dein* Wölfflin), *subuerteretur* (*-rentur* Lipsius) ; 49, 1 *legerat* (*iecerat* Weissbrodt) ; 58, 2 *duobus et septuaginta* (*quinque et septuaginta* Lachmann) ; 63, 3 *uti* (*niti* Lipsius) ; on peut approuver aussi en 35, 1 le maintien de *proximi* contre la correction *proximo* de Freinsheim ; en 26, 3, pour *ae primo* texte de *M*, l'hésitation est possible, entre *hae primo* de Beroaldus suivi par plusieurs éditeurs et *ac primo* que lui préfèrent A. J. WOODMAN et R. H. MARTIN et qui est en effet une formule courante dans les textes narratifs. En revanche, en 7, 1, la correction *spe petendae* de Freinsheim pour *petendae* de *M* est paléographiquement explicable, mais peut-être pas indispensable, et il en est de même, en 54, 5, pour *exonerare*, suggéré par Doederlein, au lieu de *exonerari* (*M*) et en 67, 4 pour *missis*, que propose Faernus, alors que plusieurs éditeurs gardent *ausis* de *M*. En 12, 2, la leçon de Muretus *non ui principis* à partir du texte de *M*, *noui principis*, semble plus satisfaisante que *ut princeps* avancé par nos deux auteurs ; on est également sceptique sur la modi-

fication, en 70, 3, du texte de *M egregium publicum*, qui satisfait la plupart des éditeurs, en *egregia in publicum*, d'autant plus que, curieusement, la première partie de cette correction, certes ingénieuse, est attribuée à R. H. MARTIN, la seconde à A. J. WOODMAN. On regrettera peut-être aussi, ce qui avait déjà été reproché à GOODYEAR, une propension un peu trop grande à la pratique des *obeli* dans des cas où le texte de *M* est généralement admis sans difficulté : 66, 3 *propolluebat*, ou bien a fait l'objet d'une correction reçue par la plupart des éditeurs modernes : 35, 3 † *haut iustus* † (*adiutus* J. F. Gronovius); 68 † *alia* † (*Appia* Weidemann).

Le commentaire est distribué en différentes sections selon un plan donné aux p. 67-68. Dans chacune d'entre elles, un exposé synthétique fait d'abord le point sur le contenu du passage et sur l'ensemble des problèmes posés par la partie du texte considérée. Vient ensuite une étude analytique, très poussée et très approfondie, du texte, où celui-ci est examiné sous tous les aspects, historique, chronologique, géographique, littéraire, juridique, linguistique, grammatical, etc.; tous les détails des faits et de leur expression font l'objet d'un examen minutieux qui s'appuie sur de très nombreuses références bibliographiques. Ces développements sont d'extension variable, certaines parties étant plus longuement commentées en raison de leur importance; ainsi, par exemple, p. 110-118, le procès de Cn. Calpurnius Piso, avec une attention portée aux aspects dramatiques de la narration et une comparaison entre le discours prononcé au Sénat par Tibère (12) et ce que nous fait connaître de cette affaire et de ce discours le *Senatus Consultum de Pisone Patre* promulgué en cette circonstance; p. 233, les débats sur la *Lex Papia Poppaea* et le long exposé sur l'histoire de la loi en général qui les accompagne (25-28); p. 283 sq., la proposition de Severus Caecina d'interdire aux femmes des gouverneurs de suivre leurs maris dans leur province (33-34); p. 357 sq., le discours de M. Lepidus, dont est souligné le caractère très sallustien et les rapports avec le discours de César dans *Cat.* 51; p. 376 sq., un exposé sur le luxe de la table à Rome (52-55).

Ces notes répondent parfaitement à toutes les questions que suscite le récit de Tacite, et même au-delà, oserais-je dire, tant elles sont copieuses et détaillées, ce qui ne va pas au demeurant sans parfois quelque excès ou quelques erreurs comme, par exemple, la répétition intégrale au début du premier paragraphe de la page 276 des deux premières lignes du développement intitulé *The Year AD 21* à la p. 274. Pour suppléer à l'absence de traduction, une attention particulière est portée à l'interprétation de certains mots, de certaines expressions. Ces remarques, généralement judicieuses et instructives, ont cependant tendance à être parfois, elles aussi, un peu tâtillonnes. Ainsi en 56, 2 où les deux auteurs discutent très longuement (p. 348-350), à propos de *imbelles Aeduos euincite et fugientibus consulite*, de la traduction de *euincite* et *consulite*, alors que le sens ne pose apparemment pas de problème à P. WUILLEUMIER qui écrit simplement « ... moins aptes à la guerre sont les Eduens; triomphez d'eux et veillez aux fuyards », traduction littérale, mais en même temps parfaitement claire et compréhensible. Il faut bien dire « les deux auteurs », car ce commentaire comporte la particularité que, comme ils l'ont fait dans leur étude du livre IV, ils présentent sur certains points des interprétations divergentes, identifiées par leurs initiales respectives (p. 225-226; 229; 242-243; 248-249; 290; 299-300, etc.).

Ces menues réserves n'enlèvent rien à un ensemble de très haute qualité; ce troisième volume, impeccablement présenté, tient très heureusement les promesses des deux premiers; on peut être assuré qu'il connaîtra la même faveur.

J. HELLEGOUARC'H.

Cambridge Greek and Latin Classics.

CICERO, *De re publica. Selections*, edited by J. E. ZETZEL : Cambridge University Press, 1995, XII-268 pages.

Si les poètes occupent une place indéniable dans cette collection, il paraît souhaitable de ne pas négliger les prosateurs. Aussi faut-il saluer cette publication consacrée à cet important traité de science politique qu'est le *De re publica* de Cicéron ; certes, éditions et commentaires n'ont pas manqué à son sujet, mais l'auteur de cette publication a souhaité combler une lacune car il n'y a pas eu de commentaire en langue anglaise portant sur ce traité, comme il le souligne lui même dans sa Préface. Conformément aux usages de cette collection, une introduction assez longue situe cet ouvrage dans son temps et dans les circonstances politiques que connaissait alors la république romaine pour présenter ensuite les interlocuteurs de ce dialogue, sa structure, son style et les sources. L'influence de Platon est bien marquée tandis qu'est soulignée à juste titre l'originalité de Cicéron. La théorie des constitutions fait également l'objet d'une analyse précise. En même temps, au-delà de la politique, l'accent est mis sur les aspects philosophiques du *De re publica* car ce traité doit bien entendu être compris comme une méditation sur l'univers et l'être humain. Délaissant les interprétations pragmatiques ou réalistes qui considèrent ce traité comme une anticipation du principat, J. E. ZETZEL rappelle donc avec raison que c'est avant tout une œuvre éthique et politique.

Le texte est présenté sans apparat critique et les problèmes de critique textuelle sont rarement évoqués dans le commentaire. Mais ce dernier reste d'une grande richesse : sans reprendre toutes les analyses antérieures, il s'attarde sur la compréhension des termes, multiplie les références aux œuvres cicéroniennes, précise les parallèles avec d'autres écrivains et constitue ainsi un utile instrument de travail.

À vrai dire, le lecteur n'a qu'un seul regret devant cet ensemble, mais il est de taille : il lit une « sélection » comprenant une bonne partie des livres I et II et le livre VI. On peut comprendre que des impératifs éditoriaux aient dicté ce choix. Mais l'absence totale du livre III (que ne réussissent pas à compenser quelques brèves remarques figurant dans l'introduction) ne permet pas une véritable lecture de l'œuvre car elle élimine le problème fondamental de la justice.

Michèle DUCOS.

HORACE, *Epodes*, edited by David MANKIN (Cambridge Greek and Latin Classics) : Cambridge University Press, 1995, VII-321 pages.

Les *Épodes* sont sans doute la partie la moins abondamment étudiée de l'œuvre d'Horace. La parution d'une nouvelle édition commentée de ce recueil ne peut donc qu'être saluée avec intérêt. Le livre de David MANKIN est conçu selon un plan légitimement ambitieux. Une introduction brève mais dense présente les éléments suivants : Horace, sa vie, le personnage ; le cadre historique ; les épodes comme héritières de la poésie iambique grecque ; le livre des épodes, date et composition des pièces ; la langue et le style ; la métrique ; la transmission du texte. Après quoi le texte de l'œuvre est présenté accompagné d'un apparat critique réduit à l'essentiel ; il n'y a pas de traduction (ce n'est pas du tout une critique de notre part : nous pensons au contraire qu'il faut déshabituer les lecteurs de cette manie stérilisante qui consiste à se reporter à tout propos à une traduction). Le commentaire occupe à lui seul les pages 49 à 293, ce qui dépasse très largement le format des

commentaires de F. PLESSIS et de KIESSLING et HEINZE. Nous l'avons plus particulièrement testé pour l'épode 16, et nous avons beaucoup apprécié la qualité des remarques qui concernent le vocabulaire, les faits de langue et les rapprochements textuels. Le volume se termine par quelques Appendices : les textes grecs, notamment d'Archiloque, cités dans le commentaire ; une rapide mise au point sur Canidie ; une étude sur les mots en forme de crétique ou qui contiennent un crétique, dans la poésie d'époque républicaine et chez Horace ; enfin une bibliographie et deux indices.

À tout regarder de près dans ce travail très méritoire, on trouvera évidemment quelques restrictions à formuler. La situation sociale et économique d'Horace paraît appréciée d'une façon très optimiste : l'auteur évoque sans sourciller la possibilité d'une entrée dans l'ordre sénatorial, et peu s'en faut qu'il ne juge la fortune du poète comparable à celle de Mécène ; il ne faudrait pas oublier, pourtant, que l'un est *atauis editus regibus*, tandis que l'autre n'est que *libertino patre natus*. Page 2, Mécène se voit attribuer sans hésitation le gentilice de Cilnius qu'il n'a peut-être jamais porté, malgré Tacite, *Annales* VI, 11. À la même page, note 9, les raisons de l'effacement de Mécène, vers la fin des années 20, sont jugées « not clear » : il y a une raison, en tout cas, qui est très claire, elle s'appelle Terentia. Pages 3 à 6, l'esquisse du cadre historique est à bien des égards trop générale, et il n'était sans doute pas nécessaire de remonter jusqu'aux Gracques. Pages 10 à 12, pour déterminer la date de chaque épode, l'auteur accorde une confiance excessive, nous semble-t-il, à la place qu'occupe chaque poème dans le recueil ; de façon générale, les dates adoptées sont souvent très basses, à la limite de l'acceptable.

Pour la présentation de l'apparat, l'auteur utilise exclusivement des sigles collectifs dont il donne la clef à la page 26 ; nous sommes généralement opposé à l'usage de tels sigles, qui ne permettent aucun contrôle. Il ne nous semble pas non plus que leur emploi se justifie par des considérations d'ordre pédagogique ; autant familiariser d'emblée les lecteurs étudiants avec les vrais sigles des manuscrits ou des éditions anciennes. Le commentaire est très abondant, mais cette richesse ne doit pas toujours faire illusion. Nous vivons en un temps où il semble qu'il faille tout expliquer à des lecteurs ignares. On nous apprend donc, à propos de l'épode 16, qui sont les Marses, qui est Porsenna, et pourquoi Capoue est qualifiée d'*aemula* (mais le livre fondamental de J. HEURGON n'est pas cité), qui est Spartacus, etc. Il faut 16 lignes pour expliquer *infidelis Allobrox*, et pour nous apprendre que les Allobroges vivaient « in what is now Switzerland » ; heureusement que nos amis suisses ne sont pas annexionnistes.

Mais ces quelques détails, qu'on a choisis un peu au hasard et qu'il serait sans doute aisé de multiplier, n'enlèvent rien au mérite et à l'utilité du commentaire que nous offre D. MANKIN. Par la sobre objectivité des jugements littéraires placés en tête de chaque épode, par la masse des informations fournies, entre lesquelles le lecteur avisé n'a qu'à choisir, cette nouvelle édition vient prendre rang à côté des grands commentaires d'Horace et se révèlera indispensable, en particulier, pour l'étude du poète en milieu universitaire.

Hubert ZEHNACKER.

OVID, *Heroides. Select Epistles*, Edited by Peter E. KNOX : Cambridge Greek and Latin Classics, Cambridge University Press, 1995, IX et 329 pages.

On sait que les 21 (ou 22) *Héroïdes* se répartissent en deux (ou trois) groupes : 14 épîtres adressées par des héroïnes mythologiques à leurs maris ou amants absents ;

l'*Épître de Sappho à Phaon*, d'une authenticité contestée mais d'écriture très ovidienne; enfin trois échanges épistolaires entre Pâris et Hélène, Héro et Léandre, Cydippé et Acontius. Ces six derniers poèmes faisant l'objet spécifique d'une récente édition et d'un commentaire généreux, dans la même collection, par E. J. KENNEY, P. E. KNOX a choisi, pour sa part, de sélectionner, parmi les 14 textes du premier groupe, 7 épîtres qu'il estime absolument authentiques (1, 2, 5, 6, 7, 10, 11), et d'y joindre la lettre de Sappho à Phaon, quoiqu'il en rejette l'authenticité (voir plus loin). Le format de la collection imposait une sélection, comme par exemple pour les *Confessions* de saint Augustin, dont G. CLARK a récemment édité les livres I à IV; dès lors, on doit reconnaître que celle-ci est heureuse, et à défaut d'une traduction, qui n'est pas d'usage dans les « Cambridge Greek and Latin Classics », on se réjouira de la richesse du commentaire linéaire, le seul sur ces textes qui soit récent et qui, de ce fait, a bénéficié de l'actuel renouveau d'intérêt pour les *Héroïdes*.

Une introduction de 37 pages présente d'abord « le poète ». Ovide est situé, comme il l'écrit lui-même en *Tr.* 4, 10, 51-4, à la suite de ses prédécesseurs élégiaques, Tibulle et Properce surtout; il en ressort qu'aucun écrivain « ne mérite si pleinement l'épithète d'augustéen, lui dont toutes les œuvres furent conçues dans et inspirées par l'ère qui porte ce nom », une ère « dont le climat littéraire était électrique ». P. E. KNOX présente le milieu familial, puis la carrière littéraire d'Ovide, jusqu'à son exil, qu'il explique par « un scandale de nature personnelle » — ce qui est trop ou trop peu dire. Il y a là une vision classique de l'auteur, avec les références requises en notes.

Étudiant ensuite la constitution de « la collection » des *Héroïdes*, P. E. KNOX rappelle qu'on ne peut être sûr, au sens strict, de l'authenticité ovidienne que pour les épîtres 1, 2, 4 à 7, 10 et 11, mentionnées en *Am.* 2, 18, un poème qui date probablement de 16 av. J.-C. Il donne un exemple des problèmes posés par *Her.* 8, que plusieurs arguments de fond et de forme (métrique) invitent à repousser plus bas dans le temps; or il a pu y avoir d'autres interpolations de ce genre dans le recueil tel qu'il nous est parvenu, et il faudrait une « investigation lexicale et stylistique complète » du corpus pour se prononcer. Seules seront donc ici retenues des pièces « sûres », à l'exception de l'*Épître de Sappho* qui constitue précisément le troisième point de l'introduction. Elle ne fut connue qu'au XV^e^ siècle, et suscita bien des commentaires humanistiques; son authenticité a été acceptée jusqu'au XIX^e^ siècle, puis contestée, et enfin admise à nouveau de nos jours. S'appuyant sur les travaux de R. J. TARRANT, P. E. KNOX, pour sa part, n'y croit pas, sans pouvoir lui attribuer un auteur pour autant.

Authentiques ou non, ces « épîtres » sont ensuite étudiées longuement, du point de vue littéraire. De par leur genre, elles constituent une œuvre unique, qui « combine les données d'autres formes littéraires », ce qui est très romain. Ce ne sont certes pas de simples pièces rhétoriques en vers — l'auteur y revient souvent, et à juste titre —, mais l'influence de la déclamation y est sensible, et bien attestée, surtout pour la suasoire et l'éthopée. P. E. KNOX y décèle aussi le rôle des monologues dramatiques et des pièces hellénistiques (Théocrite), où l'identité du poète se cache derrière la voix d'un personnage; il renvoie enfin à Properce (4, 3 : Aréthuse à Lycotas). Mais ce qui est ovidien, c'est de n'avoir recouru qu'à des héroïnes *littéraires*, au sein de la mythologie. Le poète se fonde en effet sur une tradition dont il remplit les « blancs »; il prend ses personnages « tels qu'ils ont déjà été constitués dans les œuvres de ses prédécesseurs ». La démonstration est convaincante pour la lettre de Briséis à Achille, qui suppose bien que l'héroïne a... lu l'*Iliade* ! Cette perspective est nouvelle, pour P. E. KNOX, et permet une remise en cause des valeurs du modèle : ainsi voyons-nous Didon enceinte, et non plus

simplement désireuse d'enfant, car « dans le monde élégiaque d'Ovide, la sexualité a des conséquences » ; et le poète de dénoncer sans ambages les faiblesses d'Énée, « traitant directement les questions posées implicitement par Virgile ». La lecture « négative » d'*Aen.* 4 commence donc très tôt, avec le commentaire élégiaque qu'en donne *Her.* 7. Le problème est évidemment plus complexe lorsqu'on a perdu les textes dont disposait Ovide, car ce jeu littéraire est ce qui fonde l'originalité du recueil, où l'élégie va bien au-delà du portrait subjectif de l'amant-poète (si tant est d'ailleurs, ajouterais-je, qu'elle s'y soit jamais cantonnée...).

L'étude de la langue, du style et de la métrique atteste qu'Ovide adhère toujours aux préceptes donnés par lui aux jeunes gens en *Ars* 1, 463-8. Il évite les archaïsmes et les poétismes abusifs, et montre « un talent unique pour combiner poétique et familier », dans le vocabulaire ou la syntaxe. « Les *Héroïdes* sont composées pour des personnages originellement tirés des genres élevés de l'épopée et de la tragédie, et autres types de poésie narrative, dont les expressions sont accommodées au style élégiaque ». Le vocabulaire élégiaque, parfois créé par le poète lui-même, s'oppose au lexique épique, encore que celui-ci apparaisse parfois pour relever le ton des héroïnes. Après avoir observé l'importance de l'esprit chez Ovide, P. E. KNOX analyse le rôle de la syllepse, ou de cette rupture de l'ordre naturel des mots, pour arrêter la marche automatique de la pensée, qu'est l'hyperbate. Peu d'élisions, note-t-il, dans ces vers coulants où le distique a son unité ; peu d'enjambements aussi ; les effets se concentrent dans le pentamètre. Ce grand art, manifeste à travers quelques *uersus aurei*, a très tôt suscité des imitations, jusqu'au XVIII[e] siècle.

En ce qui concerne, enfin, la « transmission du texte », les *Héroïdes* sont, de tous les poèmes d'Ovide, les plus malmenés ; on ne peut construire de *stemma*, et certaines parties des épîtres doubles ne sont préservées que dans des éditions humanistiques ; quant à celle de Sappho, elle a une tradition distincte des autres. En ce qui concerne le texte de la présente édition, il se veut fondé, outre les manuscrits principaux, « sur des éditions plus anciennes, et un apparat non publié, préparé par E. J. KENNEY » (p. 37). Positif et sélectif, celui de P. E. KNOX ne retient que les variantes significatives, et adopte au besoin des leçons plus anciennes que celles des manuscrits par le recours aux *testimonia* (Aphthonios pour *attinet* en 1, 2...). Les opinions personnelles de l'éditeur (en 1, 39-40, ou 2, 114...) sont généralement bien défendues dans le commentaire ; mais la suppression du distique initial des pièces 5, 6, 7, 10 et 11 (voir p. 36) se justifie mal pour la 7[e], qui commence alors par un *sic* curieux ; or le commentaire est muet sur cette question, ce que l'on regrette fort.

À cette introduction concise et bien faite, plus pertinente qu'originale, et dont le quatrième point est le mieux venu, succèdent donc le texte et le commentaire. Ce dernier est fort développé, entre les pages 86 et 315, soit une « moyenne » de six pages de commentaire pour une page de texte, ou encore 33 pages pour les 196 vers d'*Her.* 7. En tête de chaque poème se trouve une présentation synthétique de l'épître, de son originalité et de sa valeur, qui vise à ne pas la réduire à une pure rhétorique versifiée ; de même pour chaque « partie » de ces textes. Ensuite vient l'analyse ; les passages difficiles, en l'absence de traduction, sont traduits ou glosés. Ce commentaire « porte sur les problèmes de langue et de style, et se focalise sur la relation des *Héroïdes* avec les œuvres classiques des littératures grecque et romaine sur lesquelles Ovide fonde sa représentation de ces femmes ». Ces promesses sont bien tenues, et il faut s'en réjouir : les renvois abondent à d'autres textes ovidiens, avec non seulement leurs références chiffrées, mais leur texte en toutes lettres, et leurs commentaires propres au besoin ; toutes les questions de langue

(vocabulaire, syntaxe, style, métrique...) et d'interprétation sont abordées, et la mythologie, même courante, n'étant plus toujours familière aux étudiants, des explications « basiques » sont fournies quand il le faut; mais alors pourquoi ne pas avoir rappelé, à propos d'*Her.* 7, 118, la ruse de Didon dans l'achat du sol de Carthage ? Tout est éclairant, et l'on n'a jamais la désagréable impression d'une accumulation gratuite, qu'il s'agisse de littérature « primaire » ou « secondaire » : le commentaire de la première épître, auquel sont ensuite faits de multiples renvois, est exemplaire à cet égard. Celui de la septième est très bon aussi, encore qu'il eût peut-être fallu souligner plus nettement que « l'interprétation dévastatrice » que donne Ovide « des actions d'Énée dans l'épopée de Virgile » est commandée par la perspective même de l'élégie, genre volontiers « iconoclaste ». Il est, d'autre part, toujours possible d'ajouter encore à une matière déjà riche, par exemple, à propos de l'*Epistula Sapphus*, en relevant au v. 129 le sens d'*agnoscere* que prend *cognoscere*, comme souvent en poésie, ou en faisant référence, aux v. 157-60, à l'étude par E.-R. CURTIUS de la topique du *locus amoenus*, ou, au v. 206, à OV., *Fast.* 1, 17-8... Mais cela me paraîtrait futile ici.

L'ouvrage se conclut par une bibliographie très à jour, à l'exception de travaux publiés trop récemment, sans doute, pour pouvoir être pris en compte (ainsi celui de F. SPOTH dont J.-Chr. JOLIVET a rendu compte dans le précédent numéro de la *R. É. L.*). Après une liste des abréviations en usage dans le commentaire (sauf pour celles, sibyllines pour un étudiant, des p. 278-9), sont énumérées des éditions, commentées ou non, récentes ou anciennes, mais allemandes ou anglaises exclusivement (rien sur l'édition de la C. U. F., qui date de 1928, mais a été revue en 1989); quant aux « autres œuvres », on y trouve très peu de travaux français (rien sur A.-F. SABOT, *Ovide poète de l'amour dans ses œuvres de jeunesse*, Paris, 1976); mais pour être sélective et très anglo-saxonne, cette bibliographie n'en est pas moins riche. Elle est enfin suivie de deux index, qui renvoient aux notes du commentaire : l'un des mots latins (notions importantes, faits de langue), l'autre des vocables anglais; précieux pour l'étude de la langue ovidienne, ils couronnent dignement cette belle édition qui, sans être toujours novatrice, synthétise parfaitement et commodément les acquis du récent renouveau d'intérêt pour les *Héroïdes*, en un volume dont la présentation est irréprochable.

Vincent ZARINI.

JUVÉNAL, *Satires, Book I*, ed. by Susanna MORTON BRAUND (Cambridge Greek and Latin Classics) : Cambridge, University Press, 1996, VIII et 323 pages.

Que l'auteur de cette nouvelle édition commentée de Juvénal se rassure : son travail n'est pas du « chou réchauffé », pour reprendre la plaisanterie qu'elle fait à la fin de la préface en écho à Juvénal (7, 154). Son livre rendra les plus grands services aux étudiants pour lesquels il est fait, et de façon originale.

D'abord, ils y trouveront l'intégralité du livre I, y compris la satire 2, souvent expurgée des éditions anglaises, et une introduction, véritable précis de tout ce qu'il faut savoir sur la satire en général, sur Juvénal, les caractéristiques de son œuvre (formes de l'inspiration, style, métrique), les thèmes traités dans le livre I, l'influence sur la postérité, la transmission du texte (le texte publié, sans traduction, est celui de l'édition procurée par W. V. CLAUSEN). Une bibliographie de quelque deux cents titres et un *index nominum et rerum* achèvent le volume.

L'originalité est dans la conception du commentaire. Il apporte, comme il se doit, les documents utiles à la compréhension du texte, mais il évite la surcharge de références, citations ou discussions accessoires; sur les passages difficiles, les

choix proposés sont nets et de bon sens. De plus, ce commentaire se présente comme une explication de texte suivie, dans le cadre d'une analyse structurelle; il fait valoir l'originalité de conception, de composition et les qualités de l'œuvre. C'est pourquoi le commentaire de chacune des satires est accompagné d'un essai de quelques pages, synthèse explicative qui revient sur les problèmes particuliers. Bref, un guide pour une lecture intelligente.

Ce travail de réflexion personnelle appuyée sur une documentation savante bien dominée renouvelle en partie l'interprétation du livre I. Malgré la différence des sujets, les cinq satires qui le composent apparaissent comme une solide structure unitaire qui s'affirme dans le déroulement des récits comme dans le développement de la réflexion satirique. Elles s'inscrivent dans le cours d'une journée vécue à Rome, de la *salutatio* matinale à la *cena*, avec des transitions subtiles comme celle-ci : Umbricius, grand pourfendeur des Grecs et des Orientaux implantés à Rome, a-t-il à peine quitté la ville (fin de la satire 3) que voici Crispinus, introducteur de la satire 4. Dans ce cadre, Juvénal joue de ses thèmes favoris (état social, argent, sexe) qui se trouvent entrelacés comme par une obsession maladive dont souffrirait son porte-parole, moraliste bourru doublé d'un hypocrite, puisqu'il envie ce qu'il dénonce et se complait à évoquer des turpitudes choquantes. Cette définition du caractère satirique affiché par Juvénal, un peu forcée, s'applique à son porte-parole de la satire 1, à une réserve près. Le personnage est plus subtil qu'il ne veut paraître, si l'on tient compte de la déclaration finale où il proclame qu'il s'en prendra aux morts, s'il est trop périlleux d'attaquer les vivants. Simple pirouette, c'est possible; mais il est assez probable que par-là Juvénal annonce une politique de l'allusion, nécessaire en un temps, — celui de la publication du livre —, où dénoncer nommément un délateur comme Marcus Aquilius Régulus n'était toujours pas sans danger, ainsi qu'en atteste Pline le Jeune. Cette nuance mérite d'être mise au crédit du caractère que dessine Susanna MORTON BRAUND, et c'est sans doute la seule négligence de cet excellent ouvrage.

Jean GÉRARD.

Gillian CLARK, *Augustine, Confessions, Books I-IV*: Cambridge, University Press, 1995, I-X, 198 pages.

L'ouvrage de G. CLARK présente le texte latin des livres I à IV des *Confessions* avec une introduction et un commentaire. Il n'y a pas d'apparat critique, mais le commentaire fournit de nombreuses remarques textuelles. L'ensemble est destiné à des étudiants et à un large public : G. CLARK n'entend pas doubler l'édition de James O'DONNELL (Oxford 1992). Pourtant l'introduction est suffisamment abondante pour donner une bonne synthèse de ce qu'on peut savoir sur la vie d'Augustin d'après les *Confessions*; l'auteur évoque aussi les raisons qui ont pu pousser Augustin à écrire, la question du genre de cette œuvre si particulière, la formation intellectuelle d'Augustin et les diverses influences — littéraires, philosophiques et religieuses — qui s'exercèrent sur lui; enfin les questions de transmission textuelle. L'ensemble est très clair et très utile, et on relève à peine quelques erreurs (p. 6 : Paulin n'est pas espagnol mais aquitain). Même si la première partie de l'introduction n'a pour but que de résumer les données biographiques des *Confessions*, on peut trouver que celle-ci manque un peu de repères chronologiques (il faudrait au moins rappeler la date de naissance d'Augustin). Il existe enfin quelque imprécision, dans l'introduction, p. 10-11 sur ce qu'on appelle « latin des chrétiens » et « latin vulgaire ». Nous sommes tous d'accord pour ne pas faire du premier une entité séparée du latin tardif (mis à part quelques particularités, dues au mimétisme

des « *Veteres Latinae* »). Mais c'est par trop schématiser que de dire, à propos des *Veteres Latinae*, que « les Écritures furent traduites en latin vulgaire, c'est-à-dire dans le latin parlé communément ».

Le commentaire est la partie la plus intéressante de l'ouvrage : on a d'abord un aperçu du contenu de chaque chapitre des *Confessions*, puis un commentaire détaillé, qui évite toutefois une trop grande technicité ; G. CLARK donne dans cette partie les références bibliques ou classiques, qui sont parfois de simples réminiscences, il traite des particularités du latin tardif et du style des *Confessions*, de la thématique religieuse propre à Augustin, de son univers imaginaire ou intellectuel (les allusions au manichéisme sont très bien resituées dans leur contexte). Pour les passages délicats, G. CLARK propose une ou plusieurs traductions ou possibilités de ponctuation, comme p. 152, pour la phrase initiale de 1, 9, 15 (où G. CLARK ne prend pas parti sur la ponctuation à adopter pour une phrase d'interprétation délicate, l'une des rares où son commentaire manque de clarté). P. 145, à propos de la *Tulliana dignitas* qui, selon le jeune Augustin, semblait manquer à la traduction de la Bible qu'il lisait, il faudrait un rapprochement avec l'attitude analogue de Jérôme. Mais ce sont là des remarques bien ponctuelles, pour un commentaire qui reste très maniable et surtout d'un ton très juste, qui n'élude pas les difficultés.

Jean-Denis BERGER.

Éditions diverses.

CATULLUS, *Poems 61-68*, with Introduction, Translation and Commentary by John GODWIN : Aris & Phillips Ltd, 1995, 235 pages.

Le livre de J. GODWIN se présente comme la première édition des poèmes longs du recueil catulléen. Après une évocation de la vie et de l'époque du poète, un bref développement sur la poésie des *néôtéroi*, J. GODWIN traite assez longuement des rapports entre le *carmen* 64 de Catulle et Lucrèce, qu'il envisage de trois points de vue intitulés « idéalisme pastoral », « amour » et « sacrifice humain ». Le projet est intéressant, mais certaines analyses proposées nous semblent manquer de rigueur : il est, par exemple, totalement anachronique de parler d' « amour romantique » (p. 11, 13, 15). J. GODWIN termine son introduction sur la question des mètres employés et de la transmission du texte. La traduction nous a paru claire et précise ; le commentaire qui la suit donne, après une introduction sur chaque poème, différentes indications à propos du sens des mots, des intentions littéraires, de la langue, du style et du contexte historique. Dans l'ensemble, le livre répond aux visées pédagogiques de la collection à laquelle il appartient et constitue un bon instrument de travail pour les étudiants.

Jacqueline FABRE-SERRIS.

LUCANO, *La guerra civile (Farsaglia)*, a cura di Giovanni VIANSINO : Milan, Mondadori, 1995, 2 vol. (livres I-V et VI-X), 1021 pages.

Cet ouvrage se présente à bien des égards comme une somme sur Lucain et sa *Pharsale*. À l'édition, traduction et commentaire s'ajoutent une introduction générale importante (86 p.), une bibliographie générale (30 p.), des introductions particulières pour chaque livre (pourvues d'une bibliographie spécifique) et un index des noms propres.